Illinois U Library

NUMÉRO 181

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE BREVET

Un acte inédit de Luigi PIRANDELLO

Version française de Marie-Anne COMNÈNE

ET

1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1952

SALLE LUXEMBOURG

MERCREDI 5 MARS 1952

Soirée sur invitations à 20 h. 45 précises

PREMIÈRE REPRÉSENTATION A LA COMÉDIE FRANÇAISE

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR

Pièce à faire de Luigi PIRANDELLO

Version française de Benjamin CRÉMIEUX

MM. Jean MEYER, *le Directeur* - LEDOUX, *le Père*
Jacques CLANCY, *le Fils* - Pierre GALLON, *le Jeune Premier*
RAOUL-HENRY, *un Acteur* - Georges BACONNET, *le Souffleur*
Jacques EYSER, *le Grand Premier Rôle* - Teddy BILIS, *le Régisseur*
Jean-Paul ROUSSILLON, *le Garçonnet*

Mmes Renée FAURE, *la Belle Fille* - Germaine KERJEAN, *Mme Pace*
Line NORO, *la Mère* - Denise NOËL, *la Grande Coquette*

MM. J.-L. Le Goff, *le Chef Machiniste* - Charles Millot, *un Acteur*
Mme Germaine Duard, *la Duègne*

Elèves du Conservatoire : MM. Asse - Dasque - Puyberneau - Vacchia
Mlles Elléna - Jefford - Marquais - F. Soulié
La petite Malherbe, *la Fillette*

Mise en scène de M. Julien BERTHEAU

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Les « six personnages en quête d'auteur » de Luigi Pirandello, interprétés à la Comédie Française par (de gauche à droite) : Fernand Ledoux (*Le Père*), Renée Faure (*La Belle Fille*), Jacques Clancy (*Le Fils*), la petite Malherbe (*La Petite Fille*), Line Noro (*La Mère*), Jean-Paul Roussillon (*Le Garçonnet*).

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR

Pièce à faire de
Luigi PIRANDELLO

Version française de
Benjamin CRÉMIEUX

Représentée pour la première fois en français à la COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES par les PITOEFF, le 10 avril 1923, cette pièce est entrée au répertoire de la COMÉDIE FRANÇAISE le 5 mars 1952 dans une mise en scène de Julien BERTHEAU et un décor de Suzanne LALIQUE

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Librairie GALLIMARD.

Supplément au n° 424 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

	A LA CRÉATION	A LA COMÉDIE-FRANÇAI
Le Directeur	MM. *Michel* SIMON	MM. *Jean* MEYER
Le Père	*PITOEFF*	*LEDOUX*
Le Fils	*PENAY*	*Jacques* CLANCY
Le Jeune Premier	*PONTI*	*Pierre* GALLON
Un Acteur	*SCHIMEK*	*RAOUL-HENRY*
Le Souffleur	*NISMES*	*Georges* BACONNET
Le Grand Premier Rôle	*Jim* GÉRALD	*Jacques* EYSER
Le Régisseur	*KOUCHITACHVIDS*	*Teddy* BILIS
Le Garçonnet	*N...*	*Jean-Paul* ROUSSILL
La Belle Fille	Mmes *Ludmilla* PITOEFF	Mmes *Renée* FAURE
Mme Pace	*Irma* PERROT	*Germaine* KERJEAN
La Mère	*Marie* KALFF	*Line* NORO
La Grande Coquette	*SYLVERE*	*Denise* NOËL
Le Chef Machiniste	MM. *SOLON*	MM. *J.-L. LE GOFF*
Un Acteur	*N...*	*Charles* MILLOT
La Duègne	Mme *GRINEVSKY*	Mme *Germaine* DUARD

n entrant dans la salle, les spectateurs trouvent le rideau levé, le plateau tel qu'il est pendant le jour, sans rtants, ni décors, vide, dans une obscurité presque complète. On a, dès le début, l'impression d'une représen- tion non préparée. Le couvercle de la boîte du souffleur est à droite du trou. A gauche du trou de souffleur, r le devant de la scène, une table et un fauteuil, — dossier tourné vers le public — destinés au directeur.

eux autres tables, une grande et une plus petite, entourées de quelques chaises éparses, comme pour une répétition.

ar la porte des coulisses entrent les acteurs de la troupe, hommes et femmes, isolément ou par couples, à ur gré. Ils sont huit ou neuf, le nombre qu'il faut pour jouer la comédie de Pirandello : A chacun son ôle, *annoncée par le tableau de répétition. Quelques-uns se dirigent vers leur loge; d'autres, dont le souffleur, ui tient la brochure sous le bras, restent sur le plateau, en attendant l'arrivée du directeur. Les autres ont assis par groupes, échangeant quelques phrases, allumant des cigarettes, parcourant un journal, repassant leur rôle.*

rrivée du directeur. Il se dirige vers sa table. Son secrétaire lui remet le courrier : quelques journaux, un manuscrit empaqueté, une lettre qu'il décachette et parcourt.

endant ce temps, le souffleur a pris place dans son trou, a allumé une lampe à sa droite. Il étale la brochure devant lui.

LE DIRECTEUR, *rejetant la lettre sur la table.* — Mais il fait noir comme dans un four ici! *(Il regarde autour de lui, s'adressant au chef machiniste:)* Allumez-moi une herse.

LE CHEF MACHINISTE, *se levant.* — Bien, monsieur le directeur, tout de suite.

Il sort. Un instant après, au moment où commence la répétition, la herse allumée descend.

LE DIRECTEUR. — Allons! Allons! Pressons! *(Au souffleur:)* Le second acte d'*A chacun son rôle.*

Il s'assied dans son fauteuil. Les comédiens quittent le devant du plateau et s'asseyent des deux côtés, laissant le milieu à ceux qui répètent.

LE SOUFFLEUR, *lisant.* — « La maison de Léon Gala. Une salle à manger-bureau extravagante. »

LE DIRECTEUR, *au régisseur.* — Nous prendrons le salon rouge.

LE RÉGISSEUR, *notant sur une feuille de papier.* — Salon rouge. Bien, monsieur le directeur.

LE SOUFFLEUR, *continuant sa lecture.* — « Une table à écrire, un bureau de travail couvert de livres et de papiers. Etagère garnie de livres. Vitrine remplie de vaisselle et de verrerie luxueuses. Une porte au fond ouvrant sur la chambre à coucher de Léon. Une porte à gauche donnant sur la cuisine; à droite, la porte du vestibule. »

LE DIRECTEUR, *il se lève et indique.* — Alors, nous y sommes bien?... Ici, le vestibule, là, la cuisine. *(Se tournant vers l'acteur chargé du rôle de Socrate:)* Vous entrez et sortez par là. *(Au régisseur:)* Vous poserez au fond un tambour garni de tentures.

Il s'assied.

LE RÉGISSEUR, *inscrivant sur sa feuille.* — Bien, monsieur le directeur.

LE SOUFFLEUR. — « *Scène première.* — Léon Gala, Guido Venanzi, Philippe dit « Socrate ». *(Au directeur:)* Dois-je lire les indications scéniques?

LE DIRECTEUR. — Mais naturellement! Je vous l'ai déjà dit cent fois.

LE SOUFFLEUR, *lisant.* — « Au lever du rideau, Léon Gala, en tablier blanc, coiffé d'un bonnet de cuisinier, est en train de battre un œuf dans du chocolat, avec une cuillère à pot. Philippe, habillé lui aussi en cuisinier, en fait autant, Guido Venanzi écoute assis. »

LE GRAND PREMIER ROLE. — Je vous demande pardon, est-il absolument nécessaire que je me coiffe de ce bonnet de cuisinier?

LE DIRECTEUR. — Mais naturellement, puisque c'est écrit.

Il montre la brochure.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Mais c'est parfaitement ridicule!

LE DIRECTEUR, *se levant furieux.* — Ridicule! Ridicule! Que voulez-vous que j'y fasse s'il ne nous arrive plus de France une seule bonne comédie et si nous en sommes réduits à représenter des comédies de Pirandello, dont on ne comprend pas un traître mot, et que l'auteur semble avoir écrites exprès pour se f... de moi, de vous et du public? *(Les acteurs rient, le directeur s'approche du grand premier rôle.)* Oui, monsieur, vous mettrez ce bonnet de cuisinier! Oui, monsieur, vous battrez ces œufs! Vous vous figurez peut-être, avec vos œufs, que vous jouez une pièce comme toutes les autres? Eh bien! détrompez-vous! Vous représentez la coquille des œufs que vous êtes en train de battre! *(Les acteurs se remettent à rire et échangent des commentaires ironiques.)* Silence! Je vous prie de m'écouter lorsque je me donne la peine d'expliquer quelque chose. *(Au grand premier rôle:)* La raison est une coquille vide si l'instinct aveugle ne l'emplit pas! Vous, vous représentez la raison, votre femme représente l'instinct, dans *A chacun son rôle.* Le vôtre est de vous faire passer pour votre propre fantoche... Avez-vous compris?...

LE GRAND PREMIER ROLE, *les bras en croix.* — Ma foi, non!

LE DIRECTEUR, *reprenant sa place.* — Vous ne comprenez pas?... Eh bien! moi non plus!... Enchaînons, enchaînons. Ce sera une belle tape! *(Confidentiel:)* Je vous en prie, mettez-vous bien de trois quarts. Avec la bizarrerie de ce dialogue, si le public ne vous entend même pas, ce sera complet. *(Frappant dans ses mains:)* Allons, y sommes-nous? Enchaînons... enchaînons...

LE SOUFFLEUR. — Je vous demande pardon, monsieur le directeur, m'autorisez-vous à mettre le couvercle? Le courant d'air est terrible.

LE DIRECTEUR. — Mais oui, mais oui, faites donc!

Pendant ce temps, l'huissier du théâtre entre par la porte des coulissses. Il avance lentement sur la pointe des pieds, contournant les acteurs, enlève sa casquette galonnée et s'approche de la table du directeur. Pendant cette manœuvre, les six personnages entrent également et s'arrêtent devant la porte. Quand l'huissier les annonce au directeur, ils sont rangés au fond de la scène, où, dès leur apparition, une étrange lueur, à peine perceptible et qui semble rayonner d'eux, les entoure, comme la buée légère de leur réalité fantastique.

Cette lueur s'évanouit quand ils s'avancent pour entrer en contact avec les comédiens. Ils conservent toutefois une certaine inconsistance de rêve, mais qui n'enlève rien à la réalité essentielle de leurs formes et de leur expression.

Le père, cinquante ans, les cheveux rar mais non pas chauve, roux, avec petites moustaches épaisses couvra une bouche encore fraiche, où pas par instants un sourire incertain vide; plutôt gras, pâle, le front lar des yeux bleus allongés, vifs et pé trants; pantalon clair, veston sombr tantôt mielleux, tantôt s'exprimant p éclats âpres et durs.

La mère semble écrasée par un poids t rible de honte et de lassitude. Gra voile de crêpe de veuve, modeste ro noire; quand elle lève son voile, ap rait un visage non point douloure mais cireux. Elle garde toujours yeux baissés.

La belle-fille, dix-huit ans, « crâneuse presque arrogante. Elle est très be Robe de deuil, mais d'une élégan criarde. Elle témoigne de l'impatien contre le garçonnet (quatorze a vêtement de deuil, l'air timide, affl et presque égaré). Elle montre au c traire une vive tendresse pour sa pe sœur, la fillette (quatre ans, robe bl che à ceinture noire).

Le fils, vingt-deux ans, grand, raidi d une attitude de mépris contenu pour père et d'indifférence coléreuse enu la mère, témoigne qu'il se trouve là, la scène, contre son gré.

L'HUISSIER, *la casquette à la main.* — demande pardon à monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR, *sursautant, mal poli.* Qu'est-ce que c'est?

L'HUISSIER, *timidement.* — Ce sont ces m sieurs et ces dames... qui voudraient parle monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR, *furieux.* — Mais n sommes en train de répéter! Vous savez p tant bien que je veux avoir la paix pend les répétitions... *(Se tournant vers le for* Vous désirez, messieurs?

LE PÈRE, *s'avançant, suivi peu à peu les autres personnages perplexes.* — bien!... voici, monsieur..., nous sommes quête d'un auteur...

LE DIRECTEUR, *mi-étonné, mi-irrité.* — auteur? Quel auteur?...

LE PÈRE. — Mais n'importe lequel, monsi

LE DIRECTEUR. — Nous n'avons pas le m dre auteur ici... Nous n'avons pas de p nouvelle en répétition.

LA BELLE-FILLE, *vivement avec gaieté* Tant mieux, monsieur, tant mieux! Nous p rions être votre nouvelle pièce...

LES ACTEURS, *riant entre eux.* — Qu'e qu'elle chante?

LE PÈRE, *à la belle-fille.* — Evidemm Mais s'il n'y a pas d'auteur? *(Au directe* A moins, monsieur le directeur, que vou consentiez vous-même à le devenir!

LE DIRECTEUR. — Vous plaisantez.

LE PÈRE. — Mais pas le moins du monde, monsieur, nous vous apportons un drame.

LA BELLE-FILLE. — Oui, nous pourrions faire votre fortune!

LE DIRECTEUR. — Ah oui!... Eh bien! en attendant, voulez-vous me faire un plaisir?... Allez-vous-en!... Nous n'avons pas de temps à perdre avec des fous...

LE PÈRE, *offensé, mais mielleux.* — Oh! monsieur! Vous savez pourtant aussi bien que moi que la vie est pleine d'absurdités qui peuvent avoir l'effronterie de ne pas paraître vraisemblables. Et savez-vous pourquoi, monsieur le directeur? Parce que ces absurdités sont vraies!

LE DIRECTEUR. — Que diantre me chantez-vous là?

LE PÈRE. — Je dis, monsieur, que la folie, c'est de chercher la vraisemblance, sous prétexte de donner l'illusion du vrai. Et cette folie-là, excusez-moi de vous le faire remarquer, c'est la seule raison d'être de votre métier.

Les acteurs protestent.

LE DIRECTEUR, *il se lève et le dévisage.* — Ah! vraiment! Notre profession vous semble un métier de fous!

LE PÈRE. — Eh! mon Dieu! Donner l'apparence du vrai à ce qui ne l'est point, et cela, monsieur, sans nécessité, par simple jeu... Enfin, oui ou non, votre profession n'est-elle pas de faire vivre sur la scène des personnages imaginaires? Je...

LE DIRECTEUR, *l'interrompant, excité par l'irritation croissante des comédiens.* — Et moi, je vous prie, cher monsieur, de vous rappeler que la profession de comédien est de la plus grande noblesse. Si les auteurs d'aujourd'hui ne nous donnent à représenter que des pièces stupides et ne mettent au monde que des fantoches, au lieu de créer des personnages profondément humains, il n'empêche que c'est notre orgueil d'avoir fait vivre ici, sur ces planches, des œuvres immortelles.

Les acteurs satisfaits approuvent et applaudissent le directeur.

LE PÈRE, *l'interrompant avec fougue.* — Mais oui, parfaitement, vous faites vivre des êtres vivants, plus vivants que bien des êtres qui respirent et figurent sur les registres de l'état civil! Des êtres moins vrais, peut-être, mais plus réels!... Nous sommes tout à fait d'accord.

Les acteurs se regardent, abasourdis.

LE DIRECTEUR. — Mais comment... Vous disiez d'abord que...

LE PÈRE. — Permettez... Je vous répondais. Vous disiez que vous n'aviez pas de temps à perdre avec des fous, et cependant personne ne peut savoir mieux que vous que la nature se sert de l'imagination humaine pour continuer sur un plan plus élevé son travail de création.

LE DIRECTEUR. — Parfaitement exact! Mais où voulez-vous en venir?

LE PÈRE. — A rien, monsieur! A vous prouver seulement que l'on peut naître à la vie sous mille aspects et de mille façons. On peut naître arbre, caillou, cruche, papillon... ou femme. On peut naître aussi personnage de théâtre.

LE DIRECTEUR, *avec un étonnement feint, rempli d'ironie.* — Et vous seriez, ainsi que l'honorable compagnie que voici, né personnage de théâtre?

LE PÈRE. — Précisément, monsieur le directeur. Et tous bien vivants, comme vous le voyez. *(Le directeur et les comédiens éclatent de rire, comme à une bonne plaisanterie. Le père offensé:)* Je suis désolé de vous entendre rire ainsi... Nous portons en nous, je vous le répète, un drame. Vous pouvez d'ailleurs vous en rendre compte, rien qu'à l'aspect de cette dame en voiles de deuil.

LE DIRECTEUR, *perdant patience, hors de lui.* — Allons, ça suffit! Débarrassez-nous le plancher. *(Au régisseur:)* Je vous en prie, faites évacuer le plateau.

LE RÉGISSEUR, *obéissant.* — Allons, veuillez sortir.

Il les pousse vers la sortie.

LE PÈRE, *résistant.* — Mais non, écoutez-nous. Nous...

LE DIRECTEUR, *criant.* — Et nous, nous... sommes ici pour travailler.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Il n'est pas permis de se livrer à de pareilles plaisanteries.

LE PÈRE, *résolu, s'avançant.* — Votre incrédulité me surprend... N'êtes-vous donc pas, vous, comédiens, habitués à faire vivre en vous-mêmes, dressés les uns contre les autres, des personnages créés par un auteur? Vous hésitez devant nous parce que nous ne sommes pas contenus dans la brochure du souffleur...

LA BELLE-FILLE, *s'avançant vers le directeur, souriante et provocante.* — Soyez persuadé, monsieur le directeur, que vous vous trouvez en présence de six personnages extraordinairement intéressants, quoique égarés...

LE PÈRE, *l'écartant.* — Oui, égarés si l'on veut... *(Au directeur:)* Et voici comment : l'auteur qui nous a donné la vie n'a pas voulu ou n'a pas pu matériellement achever de nous mettre au monde, au monde de l'art... Et ce fut un crime. Lorsqu'on a la chance de naître héros — héros de théâtre — bien vivant, on peut se rire de la mort. On est immortel. L'homme, l'écrivain qui est l'instrument de la création mourra, mais sa créature ne mourra jamais. Et, notez que, pour vivre éternellement elle n'a même pas besoin d'avoir des dons extraordinaires ou d'accomplir des miracles. Qu'est-ce que c'était que Sancho Pança? Qu'est-ce que don Abbondio? Et, cependant, ils vivront éternellement parce que, germes viables, ils ont eu le bonheur de trouver une matrice féconde, qui les a enfantés et nourris, qui leur a donné la vie éternelle!

LE DIRECTEUR. — Tout ça, c'est très beau... Mais où voulez-vous en venir?

LE PÈRE. — Nous voulons vivre, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR, *avec ironie.* — Eternellement?

LE PÈRE. — Non, monsieur, mais au moins un moment, en vous.

UN ACTEUR. — Ah! diable!

LA GRANDE COQUETTE. — Ils veulent vivre en nous!

LE JEUNE PREMIER, *montrant la belle-fille.* — Mais j'accepte volontiers, si c'est pour vivre avec elle!

LE PÈRE. — Comprenez bien : la pièce est à faire. *(Au directeur:)* Mais si vous y consentez et vos acteurs aussi, nous pourrions immédiatement la mettre sur pied en nous concertant.

LE DIRECTEUR, *exaspéré.* — Mais que voulez-vous concerter? Nous ne donnons pas de concerts ici! Nous récitons des drames et des comédies.

LE PÈRE. — Précisément... C'est pourquoi nous sommes venus vous trouver...

LE DIRECTEUR. — Où est votre manuscrit?

LE PÈRE. — Il est en nous, monsieur le directeur. *(Les acteurs rient.)* Le drame est en nous; nous sommes le drame et nous sommes impatients de le jouer comme nous y pousse la passion qui bouillonne en nous!

LA BELLE-FILLE, *méprisante, avec une grâce perfide et impudente.* — Ah! ma passion, si vous saviez, monsieur! Ma passion pour lui!

Elle montre le père et ébauche le geste de l'embrasser; mais elle éclate d'un rire bruyant.

LE PÈRE, *avec colère.* — Toi, reste à ta place, pour le moment! Et je te prie de cesser de rire.

LA BELLE-FILLE. — Ah! je n'ai pas le droit de rire... Eh bien! alors, messieurs, quoique je ne sois orpheline que depuis deux mois, voyez déjà comme je sais chanter et danser!

Elle attaque le Prends garde à Tchou-Tchin-Tchou, *de Dave Stemper, transformé en fox-trott ou en one-step lent par Francis Salabert, et chante le premier couplet en l'accompagnant d'un pas de danse.*

Les Chinois sont un peuple malin,
De Shanghaï à Pékin,
Ils ont mis des écriteaux partout :
Prenez garde à Tchou-Tchin-Tchou[1]!

ACTEURS ET ACTRICES, *applaudissant.* — Mais très bien!... Bravo... Epatant.

LE DIRECTEUR, *avec colère.* — Silence! On se croirait dans un beuglant! *(Prenant le père à part, avec un peu de consternation:)* Dites-moi un peu... Elle est folle?

LE PÈRE. — Folle, non... Pis que cela!

LA BELLE-FILLE, *l'interrompant, au directeur.* — Pis que cela! Pis que cela! Oui, monsie le directeur, pis que cela. Ecoutez-moi, je vo en supplie. Faites-nous jouer notre drame t de suite... Vous verrez, à un moment don ce que je fais. *(Elle prend par la main la lette qui est près de la mère et l'amène dev le directeur.)* Quand cette pauvre petite c rie... Hein! comme elle est mignonne. *(Elle prend dans ses bras et l'embrasse.)* ... Ma c rie, ma chérie... *(Elle la repose à terre ajoute, comme sans le vouloir, tout ému* Vous verrez quand cette chérie, Dieu l'en vera brusquement à cette pauvre mère... quand cet idiot-là *(Elle pousse en avant le g çonnet, en le tirant sans douceur par u manche.)* fera la plus grosse des sottises, crétin qu'il est. *(Elle le repousse brutalem vers la mère.)* ... Vous verrez alors si je pren de l'envol! Oui, monsieur, de l'envol, de l' vol... Ah! comme il me tarde!... C'est qu'ap ce qui s'est passé entre lui et moi *(Elle indi le père d'un horrible clin d'œil.)* oui, d l'ordre le plus intime... je ne puis plus voir au milieu de ces gens, assister au mart de ma mère, par la faute de ce grand flandi là. *(Elle montre le fils.)* Regardez-le indiffér glacial, parce qu'il est le fils légitime... pl de mépris pour moi, pour celui-ci *(Elle mon le garçonnet.)* et pour cette petite chérie, pa que nous sommes des bâtards. Vous comp nez? Des bâtards. *(Elle s'approche de la m et l'embrasse.)* ... Et cette pauvre mère, qui notre mère à tous les quatre, il ne veut pa regarder comme sa mère, il la toise de haut bas, comme si elle n'était que la mère de t bâtards... Lâche!

LA MÈRE, *avec une angoisse infinie, au di teur.* — Monsieur, au nom de ces deux p vres petits, je vous en supplie... *(Elle est p de faiblesse.)* ... Oh! mon Dieu!

LE PÈRE, *la soutenant, aidé par les acte* — Par pitié, une chaise, une chaise pour c pauvre veuve...

LES ACTEURS, *s'empressant.* — Mais c'e donc vrai? Elle s'évanouit pour de bon?

LE DIRECTEUR. — Allons, une chaise!

Un des acteurs porte une chaise; les a entourent, pleins de prévenance, la f assise, qui cherche à empêcher le de soulever le voile qui lui cach visage.

LE PÈRE. — Regardez-la, monsieur, regar la...

LA MÈRE. — Mais non, finis, je t'en prie.

LE PÈRE. — Si, fais-toi voir.

Il soulève le voile.

LA MÈRE, *se levant, couvrant son visag ses mains, avec désespoir.* — Je vous en p plie, monsieur... Empêchez-la de mettre projet à exécution. Ce serait trop horrible moi.

LE DIRECTEUR, *interdit.* — Je n'y compr plus rien... *(Au père:)* Madame est femme?

1. En français dans le texte.

LE PÈRE. — Parfaitement, monsieur le direc-
r, ma femme.

LE DIRECTEUR. — Pourquoi dites-vous alors
elle est veuve, puisque vous êtes vivant?

Les acteurs, comme soulagés, éclatent de rire.

LE PÈRE, *offensé, avec âpreté.* — Je vous
fends de rire... Ne riez pas ainsi, par pitié...
st là le drame de cette femme, monsieur le
ecteur... Elle a été à un autre homme que
i... Un autre homme qui devrait être ici!

LA MÈRE, *dans un cri.* — Oh! non, non...

LA BELLE-FILLE. — Heureusement pour lui,
est mort, il y a deux mois, je vous l'ai déjà
... Nous portons encore son deuil, comme
us voyez.

LE PÈRE. — S'il n'est pas ici, ce n'est pas
rce qu'il est mort. Il n'est pas ici... Regar-
z cette femme, monsieur, je vous en prie, et
us comprendrez tout de suite pourquoi... Le
ame de cette femme n'a pas été d'aimer
ux hommes. Elle était incapable d'une
nde passion. Tout ce qu'elle sentait, c'était
ut-être un peu de reconnaissance — non pas
ur moi, pour l'autre. Ce n'est pas une
mante, c'est une mère! Et son drame, un
ame puissant, monsieur, puissant! — c'est
avoir eu les quatre enfants que vous voyez là,
s deux hommes qui ont été les siens.

LA MÈRE. — Les miens! Tu as le courage de
re que ces hommes ont été à moi, comme si
était moi qui les avais pris?... C'est lui qui
'a donnée à l'autre, par force. Il m'a obligée
partir avec lui.

LA BELLE-FILLE, *avec indignation.* — Ce n'est
s vrai...

LA MÈRE, *abasourdie.* — Comment, ce n'est
s vrai?

LA BELLE-FILLE. — Ce n'est pas vrai, ce n'est
s vrai!

LA MÈRE. — Et que peux-tu en savoir?

LA BELLE-FILLE. — Ce n'est pas vrai! *(Au
irecteur:)* Ne la croyez pas! Savez-vous pour-
oi elle parle ainsi? *(Montrant le fils:)* C'est
cause de lui. Elle se ronge, elle se torture à
use de ce fils, son aîné. Et elle veut le con-
incre que si elle l'a abandonné quand il
vait deux ans, ce fut parce que celui-ci *(Mon-
ant le père:)* l'y avait obligée.

LA MÈRE, *avec force.* — Il m'y a contrainte,
en prends Dieu à témoin! *(Au directeur:)*
emandez-lui *(Montrant son mari:)* si je mens!
aites-le-lui avouer! *(Montrant sa fille:)* Elle
e peut rien en savoir...

LA BELLE-FILLE. — Je sais que tant que mon
ère a vécu, tu te trouvais parfaitement heu-
use avec lui. Dis le contraire, si tu oses!

LA MÈRE. — Je ne dis pas le contraire...

LA BELLE-FILLE. — Il était plein d'amour
our toi, toujours aux petits soins. *(Au gar-
onnet, rageusement:)* Mais dis donc que c'est
rai, parle un peu, imbécile!

LA MÈRE. — Laisse ce pauvre enfant tran-
uille! Pourquoi veux-tu faire croire que je
is une ingrate, ma fille? Je n'ai pas voulu offenser la mémoire de ton père, j'ai simplement répondu que ce n'était pas par ma faute ni pour mon plaisir que j'avais abandonné mon foyer et mon fils!

LE PÈRE. — C'est parfaitement exact, monsieur, c'est moi qui l'ai voulu.

LE GRAND PREMIER ROLE, *aux autres acteurs.* — Voilà en vérité un étrange spectacle.

LA GRANDE COQUETTE. — Ils nous offrent une représentation!

LE JEUNE PREMIER. — Une fois n'est pas coutume!

LE DIRECTEUR, *qui commence à être vivement intéressé.* — Voyons un peu la suite.

LE FILS, *s'approchant du directeur, avec froideur, calme et ironie.* — Vous allez voir! il va vous parler du démon de l'expérience.

LE PÈRE. — Tu es un cynique imbécile, je te l'ai dit cent fois! *(Au directeur:)* Il se moque de moi, à cause de cette phrase que j'avais trouvée pour m'excuser.

LE FILS, *méprisant.* — Ah! oui! des phrases!

LE PÈRE. — Des phrases, des phrases! Comme si ce n'était pas la consolation de tout le monde devant un fait qui ne s'explique pas, devant un mal qui nous ronge, que de trouver des mots qui ne signifient rien, mais qui nous apaisent.

LA BELLE-FILLE. — Et qui, surtout, apaisent le remords.

LE PÈRE. — Le remords, je ne l'ai pas apaisé en moi avec de simples paroles.

LA BELLE-FILLE. — Avec un peu d'argent aussi. Oui, oui, avec un peu d'argent! Avec les cent francs, messieurs, qu'il allait m'offrir en paiement.

Mouvement d'horreur des acteurs.

LE FILS, *avec mépris, à sa demi-sœur.* — Ça c'est lâche...

LA BELLE-FILLE. — C'est lâche? Ils étaient dans une enveloppe bleue, sur un guéridon d'acajou, dans l'arrière-boutique de Mme Pace. Vous savez bien, monsieur? Une de ces « madames » qui, sous prétexte de vendre des robes et manteaux, attirent chez elles des jeunes filles pauvres de bonne famille...

LE FILS. — Et alors, ces cent francs qu'il allait vous payer et que, par bonheur, notez-le bien, il n'a pas eu à vous payer, vous donnent le droit de nous tyranniser tous.

LA BELLE-FILLE. — Eh! c'est que j'ai bien failli les gagner, tu sais.

LA MÈRE, *s'insurgeant.* — Tu n'as pas honte?

LA BELLE-FILLE. — Avoir honte, mais c'est ma vengeance! Ah! monsieur, je frémis d'impatience de la vivre, cette scène! Ah! cette chambre... Ici, la vitrine des manteaux, là, un divan, une glace, un paravent, et devant la fenêtre, le petit guéridon d'acajou avec l'enveloppe bleue qui contenait les cent francs... Je la vois, cette enveloppe, je pourrais la prendre! Ah! messieurs, vous ne devriez pas regarder... Je suis presque nue... Je ne rougis plus, parce que c'est lui qui rougit maintenant. *(Elle montre le père.)* Mais je vous assure qu'il était très pâle,

très pâle, à ce moment-là! *(Au directeur:)* Vous pouvez m'en croire, monsieur!

LE DIRECTEUR. — C'est que je n'y suis plus du tout.

LE PÈRE. — Je crois bien! Bombardé de tous les côtés comme vous l'êtes! Exigez un peu d'ordre dans le récit, monsieur, et laissez-moi parler sans tenir compte de l'opprobre dont elle cherche à me couvrir si férocement, sans me laisser fournir d'explications.

LA BELLE-FILLE. — Non, il n'y a rien à raconter ici, rien du tout.

LE PÈRE. — Je ne veux pas raconter, je veux expliquer.

LA BELLE-FILLE. — Oui, à ta façon.

LE PÈRE. — Mais tout le mal vient précisément de là! Il est dans les mots. Nous avons tous un monde en nous, et pour chacun c'est un monde différent. Comment pourrions-nous nous entendre, monsieur, si les mots que je prononce ont un sens et une valeur en rapport avec l'univers qui est en moi, tandis que celui qui m'écoute leur donne inévitablement un sens et une valeur en rapport avec l'univers qu'il porte en lui? On croit se comprendre, on ne se comprend jamais! Voyez, par exemple! *(Montrant la mère:)* Ma pitié, toute ma pitié pour cette femme a été interprétée par elle comme la plus féroce des cruautés.

LA MÈRE. — Mais puisque tu m'as chassée!

LE PÈRE. — Vous l'entendez? Elle dit « chassée », elle a cru que je la chassais!

LA MÈRE. — Toi, tu sais parler, moi je ne sais pas... mais vous pouvez croire, monsieur, qu'après m'avoir épousée... et pourquoi m'avait-il épousée? Je n'étais qu'une pauvre fille bien humble.

LE PÈRE. — Mais c'est précisément à cause de ton humilité que je t'avais épousée, c'est ton humilité que j'aimais en toi, croyant... *(Il s'interrompt devant les dénégations de la mère, ouvre les bras dans un geste de désespoir, devant l'impossibilité de se faire comprendre d'elle, et se tournant vers le directeur:)* Non? Vous voyez. Elle dit non. Sa surdité, sa surdité mentale est effrayante. Du cœur, elle en a, du cœur, oui, pour ses enfants! Mais elle est sourde, monsieur, son cerveau est sourd, désespérément sourd!

LA BELLE-FILLE. — Mais faites-vous dire aussi, maintenant, à quoi nous a servi sa grande intelligence?

LE PÈRE. — Oh! si l'on pouvait prévoir tout le mal qui peut naître du bien que l'on croit faire!

La grande coquette, furieuse de voir le grand premier rôle flirter avec la belle-fille, s'avance et demande au directeur:

LA GRANDE COQUETTE. — Pardon, monsieur le directeur, va-t-on continuer à répéter?

LE DIRECTEUR. — Mais oui, mais oui. Pour l'instant, laissez-moi écouter.

LE JEUNE PREMIER. — C'est une situation si nouvelle.

L'INGÉNUE. — Extrêmement intéressante!

LA GRANDE COQUETTE, *lançant un regard rieux au grand premier rôle.* — Pour ceux s'y intéressent!...

LE DIRECTEUR, *au père.* — Il faudrait m pliquer les choses avec clarté.

Il s'assied.

LE PÈRE. — Eh bien! voici! J'avais avec monsieur le directeur, un pauvre homme, employé, mon secrétaire, un être plein dévouement, et qui s'entendait en tout et tout avec elle. *(Il montre la mère.)* Oh! penser à mal, bien entendu. Il était bo humble, comme elle. Tous deux incapable faire le mal et même d'y songer.

LA BELLE-FILLE. — Ce fut lui qui pens mal pour eux, et qui le fit.

LE PÈRE. — C'est faux! J'ai voulu leur bi Et mon bien aussi, je l'avoue! J'en étais a à ce point, monsieur, que je ne pouvais dire un mot à l'un ou à l'autre sans les aussitôt échanger un regard d'intelligence! ils se consultaient du regard pour savoir ment ils devaient prendre ce que je disais, de ne pas me froisser. Mais vous compr bien que cela suffisait précisément à me m en rage, à me jeter dans un état d'exasp tion insupportable.

LE DIRECTEUR. — Et pourquoi ne met vous pas votre secrétaire à la porte?

LE PÈRE. — Justement, je le mis à la p et je vis alors cette pauvre femme errer ma maison comme une pauvre bête per comme une de ces bêtes sans maître, rec lies par charité.

LA MÈRE. — Eh! Je crois bien!

LE PÈRE, *se tournant vers elle pour prév ce qu'elle va dire.* — Tu vas parler de to n'est-ce pas?

LA MÈRE. — Oui, monsieur, il m'avait e mon fils...

LE PÈRE. — Certainement, mais ce n pas par cruauté, c'était pour qu'il grandît, portant et robuste, au contact de la terr

LA BELLE-FILLE, *montrant le fils avec i* — Beau résultat!

LE PÈRE. — Ce n'est pas ma faute s' devenu ainsi! Je l'avais mis en nourrice campagne, monsieur, chez une paysanne femme ne me paraissait pas assez forte po nourrir, bien qu'elle sortît du peuple. Tou la même raison, la raison qui me l'avai épouser, — c'est peut-être une marotte moi, que voulez-vous? J'ai toujours asp une robuste santé morale! *(La belle-fille d'un rire bruyant.)*... Mais faites-la taire, insupportable.

LE DIRECTEUR. — Taisez-vous! Laisse écouter, bon D...!

LA BELLE-FLLE. — Bien, monsieur. M santé morale d'un client de certaines ar boutiques comme celle de Mme Pace...

LE PÈRE. — Petite sotte! C'est en quoi j homme! Ce qui peut vous paraître inc quence, monsieur, est la preuve tangibl vous avez bien devant vous un perso

ant. Et c'est précisément à cause de mes onséquences que j'en suis arrivé à souffrir nme je souffre! Je ne pouvais plus vivre c cette femme. *(Il montre la mère.)* Mais ait moins, croyez-le bien, à cause de l'en- étouffant — oui, un véritable étouffement qui pesait sur moi, qu'à cause du chagrin chagrin et angoisse — que j'éprouvais pour .

A MÈRE. — Et il me renvoya!

E PÈRE. — Oui, monsieur, avec tout ce qu'il fallait. Je la donnai à cet homme pour la ivrer de moi.

A MÈRE. — Et pour retrouver sa liberté...

E PÈRE. — Mais oui, je l'admets, pour me arrasser d'elle. Tout le mal est venu de là. is je l'avais fait croyant bien agir et plus r elle que pour moi, je le jure. *(Croisant bras, à la mère:)* Est-ce que je t'ai jamais rdue de vue, dis-moi, jusqu'à ce que l'autre t emmenée, un beau jour, à mon insu, dans e autre ville, stupidement furieux de l'inté- si pur cependant, — ah! oui, si pur, sans onde fin, croyez-m'en, monsieur — que je portais. Je m'étais intéressé avec une ten- sse incroyable à la nouvelle petite famille i grandissait. *(Montrant la belle-fille:)* Te- z, elle peut en témoigner...

A BELLE-FILLE. — Et comment! J'étais toute ite encore, les tresses dans le dos et les pan- ons qui dépassaient ma robe, haute comme que je le trouvais en train de m'attendre la sortie de l'école. Il venait surveiller ma issance...

E PÈRE. — Quelle infamie... Ça, c'est per- c, c'est odieux!

A BELLE-FILLE. — Et pourquoi donc?

E PÈRE. — Oui, c'est une infamie! *(Au recteur, sur un ton d'explication, très vite:)* ie, partie *(Montrant la mère:)*, la maison me rut vide. Cette femme, c'était mon cauche- ar, mais sa présence remplissait la maison. rrais dans l'appartement comme une mou- e sans tête. *(Montrant son fils:)* Quand celui- élevé au-dehors, rentra chez moi, j'eus l'im- ression qu'il ne m'était plus rien. Sa mère, i avait été dans ma vie comme une paren- èse d'aberration, n'étant plus là pour servir trait d'union entre lui et moi, il a grandi ut seul, à part, sans aucun rapport senti- ental ou intellectuel avec moi. Et alors — la va vous paraître étrange, monsieur, mais st ainsi — j'ai commencé à sentir de la riosité, puis une sorte d'attraction, de tendre traction vers le foyer et la petite famille que vais contribué à créer. Le vide qui m'envi- nnait, je le remplissais en pensant à ces fants. J'avais besoin — oui, exactement, tait un besoin, — de croire que ce foyer était isible, occupé aux soins les plus simples de xistence, heureux, en dehors et bien loin s complications et des tourments de mon prit. Et c'était pour en avoir la preuve que llais voir cette petite à sa sortie de l'école.

A BELLE-FILLE. — Eh oui! il me suivait ns la rue, il me souriait, et, quand j'étais arrivée à la maison, il me faisait un salut de la main, comme cela. Je le regardais, les yeux écarquillés, farouche. Je ne savais pas qui il était. J'en parlai à maman. Elle dut comprendre tout de suite que c'était lui. *(La mère fait signe que « oui » de la tête.)* Pendant quelques jours, elle ne m'envoya plus à l'école. Lorsque j'y retournai, je le revis à la sortie, — c'était drôle — avec un grand paquet à la main. Il s'approcha de moi, me caressa et tira du paquet un grand chapeau de paille de Florence, garni d'une guirlande de roses de mai... C'était pour moi!

LE DIRECTEUR. — Oh! mais... vous me racontez des histoires...

LE FILS, *méprisant.* — Mais... parfaitement, c'est de la littérature...

LE PÈRE. — De la littérature! C'est de la vie, monsieur et de la souffrance...

LE DIRECTEUR. — C'est possible, mais c'est injouable...

LE PÈRE. — J'en suis parfaitement d'accord, monsieur le directeur. Tout cela se passerait avant le lever du rideau. Il serait inutile de le mettre à la scène. *(Montrant la belle-fille:)* Comme vous pouvez en juger, ce n'est plus une gamine, avec les tresses dans le dos.

LA BELLE-FILLE. — Ni les pantalons qui dépassent la robe...

LE PÈRE. — Le drame est tout récent, monsieur. Il est original, complexe, extrêmement intéressant, vous pouvez m'en croire.

LA BELLE-FILLE. — A la mort de mon père...

LE PÈRE. — Ce fut la misère, monsieur! Les voilà revenus ici, sans que je le sache. Et cela, à cause de sa stupidité! *(Montrant la mère:)* Elle sait à peine écrire, c'est vrai; mais elle aurait pu me faire écrire par sa fille ou par le petit qu'ils étaient dans le besoin.

LA MÈRE. — Avouez, monsieur, que je ne pouvais pas deviner tous ces beaux sentiments.

LE PÈRE. — Ton grand tort, c'est justement de n'avoir jamais deviné aucun de mes sentiments.

LA MÈRE. — Après tant d'années d'éloignement et tout ce qui s'était passé...

LE PÈRE. — Est-ce ma faute, si ce brave homme vous avait enlevés? *(Au directeur:)* Comme je vous l'ai dit, escamotés du jour au lendemain, parce qu'il avait trouvé ailleurs je ne sais quel emploi. Il ne me fut pas possible de retrouver leur trace, et alors, naturellement, peu à peu... je m'intéressai moins à eux... Le drame éclate, monsieur, brusque et violent, à leur retour; le jour, hélas! où, entraîné par la misère de ma chair encore vivace... Ah! oui, quelle misère, pour l'homme seul, qui ne veut pas accepter de liens dégradants; qui n'est pas encore assez vieux pour se passer de femmes, et qui n'est plus assez jeune pour les poursuivre sans honte! Quelle misère, que dis-je, quelle horreur!... Aucune femme ne peut plus vous donner d'amour... Dès qu'on a compris cela, on devrait s'abstenir... Ah! monsieur, chacun extérieurement, devant les autres, se montre plein de dignité. Mais chacun sait bien

tout ce qui se passe d'inavouable en nous dès que nous nous trouvons seuls avec nous-mêmes... Nous cédons à la tentation souvent, pour nous redresser aussitôt après, en toute hâte, pressés de retrouver notre dignité entière, solide comme une pierre sur un tombeau, pour cacher à nos propres yeux et ensevelir toutes les traces et jusqu'au souvenir de notre honte. Il en est ainsi pour tous les hommes! Mais tous n'ont pas le courage d'avouer ces choses-là.

LA BELLE-FILLE. — Oui! Parce que le courage de les faire... tous les hommes l'ont!

LE PÈRE. — Tous les hommes. Mais en cachette, c'est pourquoi il faut tant de courage pour avouer ces choses. Que l'un de nous s'en confesse, on le taxe aussitôt de cynique. On a tort, monsieur; il est pareil aux autres; il est même meilleur que les autres, car il n'a pas peur de projeter la lumière de son intelligence sur le rouge de la honte que l'animalité humaine ne veut pas regarder en face... Elle ferme même les yeux pour ne pas se voir rougir... La femme, vous savez comment fait la femme. Elle vous regarde, aguichante, inviteuse. Vous la saisissez! A peine l'étreignez-vous qu'elle ferme les yeux. C'est le signe de son abandon. Le signe qui dit à l'homme : « Aveugle-toi, je suis aveugle! »

LA BELLE-FILLE. — Mais quand la femme ne ferme plus les yeux? Quand elle n'éprouve plus le besoin de se cacher à elle-même, en fermant les yeux, la rougeur de sa honte, quand elle regarde, au contraire, d'un œil sec et impassible, rougir l'homme qui s'est aveuglé sans éprouver davantage d'amour?... Ah! quel dégoût alors de ces complications cérébrales, de cette philosophie, qui déchaîne la bête et puis veut la sauver, l'excuser... Je ne puis l'entendre, monsieur! Quand on est contraint, comme je l'ai été, de « simplifier » la vie de cette façon bestiale, en jetant par-dessus bord tout le bagage « humain » des aspirations chastes, des sentiments purs, de l'idéal, du devoir, en sacrifiant ses pudeurs et sa honte, rien ne provoque la colère et ne donne plus la nausée que des remords de ce genre... Larmes de crocodile!

LE DIRECTEUR. — Au fait, je vous en prie, venons au fait! Tout cela n'est que théorie.

LE PÈRE. — Voici, monsieur. Mais les faits sont comme des sacs; s'ils sont vides, ils ne tiennent pas debout. Pour qu'un fait tienne debout et qu'il ait un sens, il faut d'abord y faire entrer les motifs et les sentiments qui l'ont provoqué. Je ne pouvais pas savoir qu'à la mort de cet homme, pour nourrir ses enfants dans la misère *(Montrant la mère:)* elle se mettrait couturière et qu'elle irait justement demander du travail à cette... Mme Pace!

LA BELLE-FILLE. — Ah! une fameuse couturière, si vous voulez le savoir! En apparence, elle sert les dames de la meilleure société, mais elle s'est arrangée pour que ces dames « bien » lui servent aussi, — sans parler de ses bénéfices sur les autres dames « moins bien ».

LA MÈRE. — Vous me croirez, monsieur, vous dis que je ne pensais pas une minute cette mégère me donnait du travail p qu'elle avait jeté les yeux sur ma fille.

LA BELLE-FILLE. — Pauvre maman! Sa vous ce que faisait la Mme Pace en quest quand je lui rapportais l'ouvrage? Elle me sait remarquer toute l'étoffe, toutes les fou tures qu'elle avait gaspillées en les donna coudre à ma mère, et elle défalquait, elle d quait... Et alors, vous comprenez, c'était qui payais, tandis que cette pauvre fe croyait se sacrifier pour moi et pour ses petits, en passant ses nuits sur les robes Mme Pace.

LE DIRECTEUR. — Et c'est là qu'un jour avez rencontré...

LA BELLE-FILLE, *montrant le père.* — monsieur, que je l'ai rencontré, lui, v client de la maison. Vous verrez la scène cela donne! Etonnante!

LE PÈRE. — Et l'arrivée de sa mère...

LA BELLE-FILLE, *avec perfidie.* — Presq temps!

LE PÈRE. — Non, à temps, à temps. Par heur, je l'ai reconnue à temps. Et je l tous accueillis chez moi, monsieur. Vous prenez à présent ma situation et la sienne; vous voyez son attitude et moi, je n'ose pl regarder en face!

LA BELLE-FILLE. — Il est extraordin Comment voulez-vous, monsieur, que je pu — après cela, — sembler une petite jeune modeste et comme il faut, pour demeurer cord avec ses sacrées aspirations « vers robuste santé morale »?

LE PÈRE. — Le drame, selon moi, est entier là-dedans, monsieur, dans la consc que j'ai, qu'a chacun de nous d'être « alors qu'il est « cent », qu'il est « mille », est « autant de fois un » qu'il y a de sibilités en lui... Avec celui-ci, il est quelq avec celui-là, il est quelqu'un d'autre! Et tout en gardant l'illusion de rester tou le même pour tous, cet être « un » que nous croyons dans tous nos actes. Alor rien n'est plus faux!... Nous nous en ap vons bien quand, par malheur, un accro se produit au milieu de nos actes; nous apercevons que nous n'étions pas tout e dans cette défaillance et que ce serai atroce injustice si l'on nous jugeait u ment sur ce seul acte et si l'on nous c au pilori pour toute la vie, comme si notre vie se résumait dans ce seul acte! prenez-vous à présent la perfidie de cette Elle m'a surpris dans un endroit, dan attitude où elle n'aurait pas dû me voi m'a vu tel que je n'aurais jamais dû appa à ses yeux; et elle veut m'attribuer cett sonnalité, que je ne pouvais pas m'atte revêtir pour elle, cette personnalité qui a mienne dans une minute fugace, honteu mon existence! Voilà, monsieur, ce j'éprouve surtout! Et vous verrez que cel nera au drame une grande portée. Mais

ussi la situation des autres personnages. *Montrant le fils:)* Il y a la sienne...

LE FILS, *haussant dédaigneusement les paules.* — Laisse-moi tranquille. Je n'ai rien à voir...

LE PÈRE. — Comment, tu n'as rien à y voir?

LE FILS. — Je n'ai rien à y voir et je ne veux e mêler à rien... Tu sais fort bien que je ne is pas fait pour me commettre avec vous...

LA BELLE-FILLE. — Ah oui! nous sommes des ns de rien, et lui, il est sorti de la cuisse Jupiter... Mais vous avez pu remarquer, onsieur, chaque fois que je lui lance un gard de mépris, que c'est lui qui baisse les eux... Il sait bien le mal qu'il m'a fait.

LE FILS, *la regardant à peine.* — Moi?

LA BELLE-FILLE. — Toi, oui, toi! Le trottoir, est toi qui m'y as jetée! N'est-ce pas ton attiude qui a empêché, je ne dis pas qu'il y eût à maison une véritable intimité, non, mais tte simple charité élémentaire qui rassure s hôtes et leur enlève le sentiment d'être imortuns. Nous avons été les intrus qui venions vahir le territoire de ta « légitimité »! Ah! onsieur, je voudrais vous faire assister à uelques séances en tête à tête entre lui et oi! Il dit que j'ai voulu tyranniser tout le onde! Mais c'est précisément à cause de son ttitude que j'ai employé cet argument qu'il ualifie de « lâche »; voilà pourquoi je suis ntrée dans cette maison avec ma mère — ui est aussi sa mère — en maîtresse.

LE FILS. — Ils ont tous beau jeu contre moi, onsieur, leur rôle est facile. Mais imaginez un ls qui vit bien tranquillement chez lui et qui, n beau jour, voit arriver une jeune fille inso-nte qui lui demande où est son père, à qui lle a je ne sais quoi à communiquer, et, tout coup, la voit revenir, toujours avec ce même ir, accompagnée de cette petite, l'entend raiter son père d'une manière équivoque et xpéditive, lui réclamant de l'argent sur un on qui laisse supposer que cet argent, cet omme le lui donnera parce qu'il en a l'obli-ation.

LE PÈRE. — Et j'en avais l'obligation, en ffet. C'était pour ta mère.

LE FILS. — Et qu'en savais-je, moi? Quand avais-je vue, ma mère? Quand m'avait-on arlé d'elle? Je la vois apparaître un jour *Montrant la belle-fille:)* avec elle, avec ce etit garçon et cette petite fille. On me dit : « C'est aussi ta mère, tu sais! » *(Montrant de ouveau la belle-fille:)* D'après ses manières, ai réussi à deviner comment, du jour au lendemain, elles s'étaient introduites chez nous... h! monsieur, ce que j'éprouve, je ne puis pas, e ne veux pas l'exprimer. Je pourrais tout au lus le dire en confidence... et je souffre assez e me l'avouer à moi-même. Je n'ai donc aucun ôle à jouer dans ce drame. Croyez-moi, monieur, je suis un personnage irréalisable au héâtre. Oui, je n'ai rien à faire avec eux. u'on me laisse en paix!

LE PÈRE. — Comment... mais c'est justement arce que tu es bâti comme tu l'es...

LE FILS. — Qui t'a dit comment j'étais bâti? Quand t'es-tu occupé de moi?

LE PÈRE. — C'est entendu, je l'admets! Mais n'est-ce pas une situation bien « théâtre » cette façon si cruelle pour moi, que tu as de te tenir à l'écart de ta mère qui vient de rentrer au foyer et qui te voit pour la première fois, devenu grand, ta mère qui ne te connaît pas, mais qui sait que tu es son fils. *(Indiquant la mère au directeur:)* Regardez-la, elle pleure.

LA BELLE-FILLE, *avec rage, tapant du pied.* — Comme une imbécile!

LE PÈRE, *indiquant la belle-fille au directeur.* — Et celle-ci ne peut pas le souffrir, naturellement! *(Recommençant à parler du fils:)* Il dit qu'il n'a rien à voir dans le drame, alors qu'il est le pivot de l'action! Regardez ce pauvre petit, qui reste blotti près de sa mère, peureusement, dans une attitude d'humiliation... C'est lui qui en est responsable... La situation la plus tragique est peut-être celle de ce petit! Il se sent étranger, plus que tous les autres; il éprouve, le pauvret, une angoissante mortification à être accueilli dans notre maison comme il l'est, par charité. *(Confidentiel:)* C'est son père tout craché... Humble comme lui. Il ne souffle pas mot...

LE DIRECTEUR. — Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans votre drame. Vous ne pouvez pas imaginer les ennuis que donnent les enfants à la scène.

LE PÈRE. — Oh! il ne vous ennuiera pas longtemps, celui-là... Et cette petite-là, pas davantage. C'est même elle qui s'en va la première... Le drame se dénoue de la façon suivante : quand cette pauvre mère est rentrée à mon foyer, les enfants qu'elle a eus en dehors de ce foyer, cette famille en surplus disparaît par la mort de cette petite, le suicide de ce petit, la fuite de l'aînée. Cette famille ne peut vivre, car elle est étrangère au foyer. De sorte qu'après tous ces tourments, nous nous retrouvons tous les trois — moi, la mère et le fils — devenus, par la disparition de cette famille étrangère, étrangers nous aussi l'un à l'autre, dans un état de désolation mortelle... C'est la vengeance, comme l'a dit celui-ci pour se moquer, de ce démon de l'expérience qui, hélas! est en moi et qui me fait poursuivre la réalisation d'un bonheur impossible quand manque une foi absolue, cette foi qui nous fait accepter humblement la vie telle qu'elle est... Notre orgueil nous pousse à nous substituer à la vie, à forger pour les autres une réalité que nous croyons bonne pour eux et qui ne l'est pas... C'est que chacun de nous a une réalité qu'il faut respecter comme venant de Dieu, même quand elle nous fait du mal.

LE DIRECTEUR. — Très bien, ma foi. Vraiment, vous m'intéressez, et beaucoup. Je vois là la matière d'un beau drame...

LA BELLE-FILLE, *essayant de se mêler à la conversation.* — Avec un personnage comme moi!

LE PÈRE, *la repoussant, anxieux de la déci-*

sion que va prendre le directeur. — Mais tais-toi donc!

LE DIRECTEUR, *poursuivant son idée.* — Tout à fait original.

LE PÈRE. — N'est-ce pas, monsieur le directeur?

LE DIRECTEUR. — Mais il faut un beau toupet pour venir me servir ça, tout cru, avec cette audace...

LE PÈRE. — Vous comprenez, monsieur, nés pour le théâtre comme nous le sommes...

LE DIRECTEUR. — Vous êtes des artistes amateurs?

LE PÈRE. — Non, du tout... Je dis, nés pour le théâtre, parce que...

LE DIRECTEUR. — Vous n'allez pas me faire croire, vous surtout, que vous n'avez jamais joué...

LE PÈRE. — Mais, je vous assure, monsieur le directeur, je n'ai jamais joué que mon propre rôle ou celui que les autres m'ont imposé dans la vie. C'est ma passion même qui prend, comme chez tout le monde, dès que je m'exalte, une allure un peu théâtrale...

LE DIRECTEUR. — N'insistons pas. Mais vous comprendrez, cher monsieur, que sans auteur... Ecoutez, je pourrais vous adresser à...

LE PÈRE. — Mais non, il faut que ce soit vous-même.

LE DIRECTEUR. — Vous plaisantez.

LE PÈRE. — Mais pas du tout : vous, vous! Pourquoi pas?

LE DIRECTEUR. — Je n'ai jamais écrit de pièce de ma vie.

LE PÈRE. — Pourquoi ne commenceriez-vous pas aujourd'hui? Il y a tant de gens qui écrivent pour le théâtre. Rien n'est plus aisé. Et votre tâche est encore facilitée par le fait que nous sommes tous bien vivants, devant vous...

LE DIRECTEUR. — Ça ne suffit pas.

LE PÈRE. — Comment cela? Vous nous verrez vivre notre drame devant vous...

LE DIRECTEUR. — Oui, mais il faudra l'écrire.

LE PÈRE. — Non, simplement transcrire ce que nous dirons, scène après scène. Il suffirait même d'établir un bref scénario... et de mettre en répétition.

LE DIRECTEUR. — Heu... Vous me tentez presque... C'est une expérience à faire...

LE PÈRE. — Mais oui, monsieur le directeur. Et vous verrez les scènes qui sortiront de là... Je peux déjà vous les indiquer...

LE DIRECTEUR. — Vous me tentez vraiment. Nous allons essayer... Venez un peu avec moi dans mon bureau. *(Aux acteurs:)* Vous pouvez disposer un moment, mais je vous prie de ne pas vous éloigner. Dans un quart d'heure, vingt minutes au plus, nous serons de retour... *(Au père:)* Voyons, essayons... Il pourrait sortir de là quelque chose de vraiment extraordinaire.

LE PÈRE. — Mais n'en doutez pas! Il vaudrait mieux, ne pensez-vous pas *(Indiquant les autres personnages:)* les emmener aussi.

LE DIRECTEUR. — Mais certainement! *(Il pour sortir, puis, se tournant vers les acteurs* Je vous en prie, soyez ponctuels...

Le directeur et ls six personnages trave sent la scène et disparaissent. Les a teurs, abasourdis, se regardent.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Il a l'air parler sérieusement! Où veut-il en venir?

LE JEUNE PREMIER. — Mais c'est de la fo taise...

UN TROISIÈME ACTEUR. — Il veut nous fai improviser, comme au cinéma...

LE JEUNE PREMIER. — Comme dans la Co *media dell'Arte...*

LA GRANDE COQUETTE. — Oh! mais je ne prêterai pas à de pareilles extravagances!

LE JEUNE PREMIER. — Moi non plus...

UN QUATRIÈME ACTEUR, *faisant allusion a personnages.* — Je voudrais bien savoir d ils sortent...

LE TROISIÈME ACTEUR. — Ils sortent d'u maison de fous, ou ce sont des escrocs...

LE JEUNE PREMIER. — Et le patron qui écoute...

L'INGÉNUE. — Pure vanité... Il se croit venu auteur dramatique.

LE GRAND PREMIER ROLE. — C'est véritab ment inouï... Où faut-il voir ravalé le théât

UN CINQUIÈME ACTEUR. — Moi, je trouve rigolo.

LE TROISIÈME ACTEUR. — Bah! Après to on verra bien ce que ça donnera...

Tout en parlant de la sorte, les acte quittent la scène, les uns par la porte fond, les autres regagnant leur loge. rideau reste levé. La représentation interrompue pendant une vingtaine minutes.

★

La sonnerie de l'entracte annonce reprise de la répétition. Du bureau directeur sort la belle-fille, accom gnée de la fillette et du garçonnet. l crie dans la direction du bureau.

LA BELLE-FILLE. — Non, non! Arrangez-v Moi, je ne veux rien savoir de ces embro laminis! *(A la fillette qu'elle entraîne en c rant vers la scène:)* Viens, Rosette, cour courons! *(Le garçonnet les suit, perplexe, lentement, à distance. La belle-fille s'arrêt se baisse vers la fillette dont elle prend visage dans les mains.)* Pauvre chérie, tu regardes tout éperdue avec tes grands be yeux... Tu te demandes où tu es! Nous som sur une scène, tu sais... *(Comme si elle ré dait à une demande de la petite:)* Ce que c

'une scène? — Tu vois bien... C'est un en-oit où on joue à jouer pour de vrai. — On ue la comédie. Nous allons jouer la comédie. our de vrai, tu sais. Toi aussi. *(Elle l'em-asse, presse sur son sein la tête de la petite la berçant doucement:)* Oh! ma chérie, ma érie, quelle vilaine comédie tu vas jouer! helle horrible chose on a imaginée pour toi! n jardin... un bassin... Regarde, ils sont là... n me demandes où? — Ici, ici, au milieu de scène... Ce seront des décors. Le malheur, a jolie, c'est que tout est décor, rien n'est vrai i... Il vaut mieux imaginer... A la scène, tout ra en carton peint: la pierre tout autour sera carton, l'eau sera de carton, les plantes ssi. Mais peut-être un bassin en carton peint plairait-il davantage qu'un bassin véritable, a chérie; pour pouvoir y jouer... Mais non, sera un jeu pour les autres, non pas pour ji par malheur, ma chérie, qui es vraie, qui ueras véritablement au bord d'un bassin vé-table, un grand bassin vert, ombragé de bam-ous, avec tous les petits canards qui nagent essus, déplaçant l'ombre... Tu voudras attra-er un des petits canards, et alors... Non, ma etite Rosette, maman ne te surveillera pas, à ause de celui-là! Moi, je serai la proie de mes apillons noirs... Et celui-là... *(Elle quitte la illette et se tourne avec sa mauvaise humeur rdinaire vers le garçonnet.)* Qu'est-ce que tu is là avec ton air de mendiant? Ce sera par a faute que cette petite se noiera; à cause de on attitude, comme si, en vous faisant entrer ans cette maison, je n'avais pas payé pour ous! *(Lui saisissant le bras pour le forcer à etirer la main de sa poche:)* Qu'est-ce que tu s dans cette poche? Qu'est-ce que tu caches? ire-moi cette main de là! *(Elle lui arrache la ain de la poche, regarde dans la poche et percevant un revolver:)* Ah!... Où, comment e l'es-tu procuré? *(Le garçonnet, très pâle, la egarde sans répondre.)* Imbécile, à ta place, u lieu de me tuer, je tuerais l'un de ces deux-à ou tous les deux : le père et le fils.

Le père sort du bureau, suivi du directeur enfiévré par le travail en train.

LE PÈRE. — Allons, viens par ici... Nous venons de tout préparer.

LE DIRECTEUR, *enfiévré lui aussi.* — Je vous n prie, mademoiselle, venez, que nous fixions définitivement quelques points.

LA BELLE-FILLE, *les suivant dans le bureau.* — Mais puisque tout est préparé!

Le père, le directeur, la belle-fille rentrent dans le bureau du directeur pour un instant. Le fils en sort, suivi de la mère.

LE FILS, *regardant entrer le père, le directeur et la belle-fille dans le bureau.* — Ah! quel plaisir, quel plaisir! Et ne pas pouvoir m'en aller!

La mère essaie de le regarder, mais elle baisse aussitôt les yeux, car il se détourne et s'éloigne. Elle s'assied. La fillette et le garçonnet s'approchent d'elle. Elle regarde encore le fils, humblement, espérant pouvoir parler avec lui.

LA MÈRE. — Et le destin auquel je suis condamnée, moi, n'est-il pas encore le pire? *(Et comme le fils témoigne clairement qu'il ne veut pas l'entendre, elle s'écrie :)* Ah! Dieu! pourquoi donner un spectacle si cruel? Il ne suffit donc pas qu'un homme ait imaginé de faire vivre pareille douleur? Il faut maintenant livrer tout cela en pâture à des spectateurs!

LE FILS, *à part, mais avec l'intention d'être entendu par sa mère.* — Représenter cela... S'il y avait au moins une raison. Mais lui *(Il indique le père.)* en a tiré la signification qui lui a plu. Toutes les fois qu'il arrive quelque chose, chacun l'interprète à sa guise : vérité en deçà, erreur au-delà! *(Une pause.)* Il se plaint d'avoir été découvert dans un endroit et dans une attitude où il ne devait pas être vu, à un moment de sa vie qui devait rester caché, étranger à la personnalité qu'il devait conserver aux yeux d'autrui... Mais moi? N'a-t-il pas agi de façon à me forcer à découvrir ce qu'aucun fils ne devrait jamais découvrir? A savoir que son père et sa mère vivent comme un homme et une femme, ont une vie à eux, en dehors de la personnalité de père et de mère que leur attribuent les enfants... A peine avons-nous découvert qu'ils sont homme et femme, notre vie n'est plus rattachée à la leur que par un seul point, — un point qui ne peut que leur faire honte.

La mère se cache le visage dans les mains. Des loges et de la porte du fond arrivent en scène les acteurs, le régisseur, l'accessoiriste, le souffleur et, en même temps, sortent du cabinet du directeur le père et la belle-fille.

LE DIRECTEUR. — Allons, allons, messieurs! Le chef-machiniste?

LE CHEF-MACHINISTE. — Présent.

LE DIRECTEUR. — Descendez-moi le décor du salon blanc à fleurs. Deux portants et un fond avec une porte, cela suffira... Dépêchez-vous, je vous prie.

Le chef-machiniste sort en courant. Pendant que le directeur s'entend avec le régisseur, l'accessoiriste, le souffleur et avec les acteurs, le simulacre de mise en scène a lieu.

LE DIRECTEUR, *à l'accessoiriste.* — Voyez-moi un peu au magasin si vous avez un lit où l'on puisse s'asseoir, un divan-lit.

L'ACCESSOIRISTE. — Mais parfaitement, monsieur le directeur, il y a le divan vert.

LA BELLE-FILLE. — Qu'est-ce que vous chantez? Le divan n'était pas vert! Il était jaune à fleurs, en peluche, très large, vraiment très commode.

L'ACCESSOIRISTE. — Nous n'en avons pas comme ça...

LE DIRECTEUR. — Mais ça ne fait rien. Donnez-moi ce que vous avez!

LA BELLE-FILLE. — Comment, ça ne fait rien? Mais il était comme je vous dis.

LE DIRECTEUR. — Pour le moment, nous faisons un essai. Je vous en prie, ne vous mêlez pas de cela! *(A l'accessoiriste:)* Il faudrait une vitrine, plutôt longue et basse.

LA BELLE-FILLE. — Et le guéridon, le guéridon d'acajou pour l'enveloppe bleue.

L'ACCESSOIRISTE, *au directeur.* — Il y a le petit guéridon doré.

LE DIRECTEUR. — Très bien, prenez-le.

LE PÈRE. — Une glace.

LA BELLE-FILLE. — Et le paravent, je vous en prie! Commet ferais-je sans paravent?

L'ACCESSOIRISTE. — Oui, madame, ne craignez rien.

LE DIRECTEUR, *à la belle-fille.* — Quelques porte-manteaux aussi, n'est-ce pas?

LA BELLE-FILLE. — Beaucoup... des tas de porte-manteaux.

LE DIRECTEUR, *à l'accessoiriste.* — Portez tous ceux que vous trouverez.

L'ACCESSOIRISTE. — Entendu, monsieur le directeur.

L'accessoiriste sort en courant, et pendant que le directeur parle avec le souffleur, puis avec les personnages et les acteurs, il fait transporter les meubles indiqués et les dispose de la manière qu'il juge la meilleure.

LE DIRECTEUR, *au souffleur.* — Vous, prenez place... Tenez, voici le scénario, acte par acte. *(Il lui donne quelques feuillets.)* Mais il faut que vous exécutiez un tour de force.

LE SOUFFLEUR. — Sténographier?

LE DIRECTEUR, *joyeusement surpris.* — Comment, vous savez la sténographie?

LE SOUFFLEUR. — Un peu, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR. — Mais c'est de mieux en mieux! *(S'adressant à un des manœuvres:)* Courez dans mon cabinet et rapportez-en tout le papier blanc que vous trouverez. *(Le manœuvre sort et rentre presque aussitôt avec un gros paquet de papier qu'il remet au souffleur. Le directeur au souffleur:)* Vous suivrez les scènes, à mesure qu'on les jouera, et vous tâcherez de fixer les répliques, au moins les plus importantes. *(Aux acteurs;)* Allons, messieurs, faites place! Tenez, mettez-vous de ce côté *(Il indique sa gauche.)* et faites bien attention.

LA GRANDE COQUETTE. — Mais permettez...

LE DIRECTEUR, *prévenant son observation.* — Ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas à improviser.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Et qu'aurons-nous à faire?

LE DIRECTEUR. — Rien du tout! Pour le moment, écoutez et regardez. On vous remettra ensuite vos rôles copiés. On va maintenant essayer de répéter. *(Montrant les personnages:)* Ils vont répéter.

LE PÈRE, *comme s'il tombait des nues, milieu du va-et-vient du plateau.* — N répéter...

LE DIRECTEUR. — Oui, une répétition *(M trant les acteurs:)* pour leur montrer un p

LE PÈRE. — Mais puisque nous sommes personnages du drame.

LE DIRECTEUR. — Soit, vous êtes « les sonnages » si vous voulez. Mais sur la sc cher monsieur, ce ne sont pas des « per nages » qui jouent, ce sont des acteurs. personnages, savez-vous où ils sont? *(Mont le trou du souffleur:)* Ils sont enfermés le manuscrit, quand il y a un manuscrit.

LE PÈRE. — Je ne dis pas le contraire... enfin, permettez, les acteurs n'en sont pas. veulent être... ils font semblant d'être les sonnages, n'est-ce pas? Mais puisque auj d'hui vous avez la chance d'avoir les per nages réels devant vous...

LE DIRECTEUR. — Je vous vois venir vos gros sabots... Vous voudriez jouer la p devant le public.

LE PÈRE. — Mais oui, nous présenter que nous sommes.

LE DIRECTEUR. — Eh bien! ce serait du

LE GRAND PREMIER ROLE. — A quoi s rions-nous alors, nous autres?

LE DIRECTEUR. — Vous croyez qu'on la comédie comme cela? Vous me faite goler... *(Les acteurs rient.)* Tenez, regarde ils se tordent. *(Se souvenant d'une omissi* Mais à propos, nous n'avons pas distribu rôles. Voyons, ce n'est pas compliqué. *(duègne:)* Vous, madame, la mère. *(Au p* Il faudrait lui trouver un nom.

LE PÈRE. — Elle s'appelle Amélie.

LE DIRECTEUR. — Amélie, c'est le no votre femme. Nous n'allons pas lui donne véritable nom!

LE PÈRE. — Et pourquoi pas? Puisq s'appelle comme ça!... Mais vraiment, si madame qui... *(Il fait signe dans la dire de la duègne.)* Amélie pour moi *(Montra mère:)* c'est elle. Mais faites comme vous drez... *(Comme égaré:)* Je ne sais plus vous dire... Je commence à... je ne sais l'exprimer, chacune de mes paroles sonne rend un son différent...

LE DIRECTEUR. — Ne vous préoccupez Nous trouverons le juste ton... Quant au si vous voulez Amélie, va pour Amélie. Ou nous lui en donnerons un autre. Pour l'in nous allons désigner les personnages c ceci : *(Au jeune premier:)* vous, le fils; *grande coquette:)* vous, mademoiselle, na lement, la belle-fille.

LA BELLE-FILLE, *éclatant de rire.* — ment moi, celle-là?

LE DIRECTEUR, *avec colère.* — Qu'est-ce y a de drôle?

LA GRANDE COQUETTE, *avec indignatio* Personne encore n'a jamais osé rire de Si on me manque de respect, je préfère aller...

LA BELLE-FILLE. — Mais non, je vous demande pardon... Je ne riais pas de vous...

LE DIRECTEUR, *à la belle-fille.* — Vous deviez être très honorée d'être jouée par...

LA GRANDE COQUETTE, *l'interrompant, indignée.* — « Celle-là! »

LA BELLE-FILLE. — Mais ce que j'en disais, ce n'était pas pour vous, c'était pour moi... Je ne me vois pas du tout en « vous », voilà... Je ne sais pas... Vous,.. vous ne me ressemblez pas du tout.

LE PÈRE. — Voilà, c'est bien cela... Ecoutez, monsieur, notre expression...

LE DIRECTEUR. — Votre expression... Mais pus vous figurez l'avoir en vous l'expression? pas du tout!

LE PÈRE. — Comment! Nous n'avons pas otre expression?

LE DIRECTEUR. — Jamais de la vie! Votre xpression n'est qu'une matière brute, à laquelle donneront un corps et une figure, une oix et des gestes les acteurs, qui (sachez-le) nt su exprimer des choses d'une autre qualité ue celle-ci. La matière que vous nous apporez, vous, c'est si peu de chose que, si elle éussit à tenir la scène, tout le mérite, croyez-moi, en reviendra à mes acteurs.

LE PÈRE. — Je n'ose pas vous contredire, monsieur, mais vraiment, c'est une souffrance presque inhumaine pour nous qui sommes faits comme vous voyez, avec un corps et un visage déterminés de...

LE DIRECTEUR, *l'interrompant, avec impatience.* — Mais on se grime, cher monsieur, les acteurs se griment...

LE PÈRE. — Oui, mais la voix, les gestes...

LE DIRECTEUR. — Finissons-en! Sur la scène, vous ne pouvez être vous, tel que vous êtes. Il y aura sur la scène l'acteur qui joue le rôle du père et voilà tout!

LE PÈRE. — Je comprends très bien, monsieur. Mais je devine peut-être aussi pourquoi notre auteur, qui nous voyait vivants et tels que nous sommes, n'a pas voulu écrire son drame. Je ne voudrais pas offenser vos artistes, Dieu m'en garde! Mais je pense qu'en me voyant maintenant représenté... par je ne sais qui...

LE GRAND PREMIER ROLE, *avec hauteur.* — Par moi, si cela ne vous fait rien.

LE PÈRE, *humble, mielleux, saluant.* — Très honoré, monsieur... Oui, voici, je pense que quelle que soit la bonne volonté et l'art total qu'apportera Monsieur à m'accueillir en lui...

LE GRAND PREMIER ROLE. — Total, qu'est-ce à dire, retirez! retirez!

LE PÈRE. — La représentation qu'il donnera de moi, même en s'efforçant par son grimage de me ressembler...

LE GRAND PREMIER ROLE. — Ce sera assez difficile!

Les acteurs rient.

LE PÈRE. — Précisément, il sera difficile que vous donniez de moi une représentation qui me montre tel que je suis. Il s'agit moins du visage que de la façon dont vous interpréterez mes manières d'être, la façon dont vous me sentirez, et qui ne sera pas du tout la façon dont je me sens moi-même. Et il me semble que les gens qui sont appelés à nous juger devraient tenir compte de cela...

LE DIRECTEUR. — Ah! Vous vous inquiétez de la critique, à présent! Mais laissez-la dire! Pensons plutôt à mettre sur pied le drame, si nous pouvons! *(Regardant autour de lui:)* Voyons, voyons, tout est-il prêt? *(Aux acteurs et aux personnages:)* Faites place. Laissez-moi voir, ne perdons plus notre temps! *(A la belle-fille:)* Est-ce que cela vous paraît bien?

LA BELLE-FILLE. — Je vous avouerai que je ne m'y retrouve pas du tout.

LE DIRECTEUR. — Naturellement! Vous ne voudriez tout de même pas qu'on bâtisse sur cette scène, telle quelle, l'arrière-boutique que vous connaissez... de Mme Pace! *(Au père:)* Vous m'avez dit un petit salon blanc à fleurs?

LE PÈRE. — Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Eh bien! alors!... Pour le mobilier, on y est à peu près! Le guéridon... un peu plus en avant! *(Les machinistes obéissent. Au régisseur:)* Trouvez-moi une enveloppe, bleue si possible, et donnez-la à Monsieur.

LE RÉGISSEUR. — Une enveloppe... de papier à lettres?

LE DIRECTEUR ET LE PÈRE. — A lettres, oui, à lettres!

LE RÉGISSEUR. — Tout de suite.

Il sort.

LE DIRECTEUR. — Voyons. La première scène est la scène de Mademoiselle. *(La grande coquette s'avance.)* Mais non, attendez donc! Je voulais dire *(Montrant la belle-fille:)* Mademoiselle. Vous, regardez.

LA BELLE-FILLE. — Vous allez voir comme je vais la vivre!

LA GRANDE COQUETTE, *piquée.* — Mais je saurai la vivre moi aussi, soyez tranquille, si je m'y mets!

LE DIRECTEUR, *la tête dans ses mains.* — Je vous en prie, ne bavardons pas davantage... Première scène : Mademoiselle et Mme Pace. Oh! *(interdit, regardant autour de lui:)* et cette Mme Pace?

LE PÈRE. — Elle n'est pas avec nous, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Et alors, comment faire?

LE PÈRE. — Mais elle existe, vous savez, elle existe.

LE DIRECTEUR. — Oui, mais où est-elle?

LE PÈRE. — Vous permettez? *(S'adressant aux actrices:)* Si ces dames voulaient avoir la grande obligeance de me prêter leurs chapeaux pour un instant.

LES ACTRICES, *mi-surprises, mi-rieuses, en chœur.* — Comment? Pourquoi? Nos chapeaux? Qu'est-ce qu'il dit?

LE DIRECTEUR. — Que voulez-vous faire des chapeaux de ces dames?

Les acteurs rient.

LE PÈRE. — Oh! rien! les poser un moment sur les portemanteaux... Si quelques-unes d'entre vous voulaient avoir aussi l'extrême obligeance d'enlever leur manteau...

LES ACTEURS. — Rien que le manteau! Diable, diable! Il est fou!

LES ACTRICES. — Pourquoi faire? Les manteaux aussi?

LE PÈRE. — Pour les suspendre, un tout petit moment... Faites-moi cette grâce, voulez-vous?

LES ACTRICES, *enlevant leur chapeau, quelques-unes enlevant leur manteau, tout en riant et allant les suspendre aux portemanteaux.* — Si ça vous fait plaisir! Voilà... En voilà un rigolo... Faut-il les mettre en montre?

LE PÈRE. — Précisément, madame, en vitrine, comme cela...

LE DIRECTEUR. — Mais peut-on savoir pourquoi?...

LE PÈRE. — Voilà, monsieur... Peut-être, en complétant ainsi le décor, attirée par les objets mêmes de son commerce, Mme Pace va-t-elle paraître parmi nous. *(Montrant la porte du fond:)* Regardez, regardez!

La porte du fond s'ouvre et Mme Pace s'avance. C'est une grosse matrone aux cheveux bouffants et oxygénés, toute fardée, vêtue de soie noire, avec une élégance ridicule. Autour de sa taille, une longue chaîne d'argent d'où pendent des ciseaux. La belle-fille court à sa rencontre au milieu de la stupeur des acteurs.

LA BELLE-FILLE. — La voilà! La voilà!

LE PÈRE. — Je vous le disais bien. C'est elle!

LE DIRECTEUR, *son étonnement surmonté, avec indignation.* — Qu'est-ce que c'est que ce truc-là?

LE GRAND PREMIER ROLE, *presque en même temps.* — On ne sait plus où l'on est, ma parole.

LE JEUNE PREMIER. — D'où sort-elle?

L'INGÉNUE. — Ils la tenaient en réserve!

LA GRANDE COQUETTE. — Mais c'est de la prestidigitation!

LE PÈRE, *dominant les protestations.* — Permettez, permettez! Pourquoi voulez-vous tuer, au nom d'une vérité vulgaire, ce prodige d'une réalité qui naît, évoquée, attirée, formée par son sujet même et qui a plus de droit à vivre sur cette scène que vous tous... Car elle est plus vivante que vous tous! Quelle est l'actrice qui jouera le rôle de Mme Pace? Qu'elle regarde bien Mme Pace, la voilà!... Vous m'accorderez bien que l'actrice qui la représentera sera moins vraie qu'elle, qui est Mme Pace en personne. Tenez, ma fille l'a reconnue tout de suite et s'est approchée d'elle! Regardez ce qui va se passer!

Pendant cet échange de réplique, la scène entre la belle-fille et Mme Pace a déjà commencé à voix basse, comme cela ne peut avoir lieu au théâtre. De sorte qu lorsque les acteurs, avertis par le pè se retournent pour regarder et voie Mme Pace qui a déjà passé sa main so le menton de la belle-fille pour lui fai lever la tête, ils écoutent un mome avec une intense attention, mais l paroles qu'elle prononce étant inintel gibles, ils sont vite déçus.

LE DIRECTEUR. — Eh bien?

LE GRAND PREMIER ROLE. — Qu'est-ce qu'e dit?

LA GRANDE COQUETTE. — On n'entend rie

LE JEUNE PREMIER. — Plus fort! Plus fort!

LA BELLE-FILLE, *quittant Mme Pace qui a s les lèvres un sourire impayable et s'avanç vers les acteurs.* — Fort! Mais ce ne sont p des choses qu'on peut dire tout haut! J'ai p moi, les crier tout haut *(Montrant le père* pour lui faire honte. C'était ma vengeanc Mais, pour Madame, ce n'est pas pareil : e risque la correctionnelle!

LE DIRECTEUR. — Ah! celle-là est bonne Mais au théâtre, il faut faire entendre, chè mademoiselle. Nous qui sommes sur le plate nous n'entendons pas un traître mot! Qu'est que ce sera pour le public! Il faut absolume jouer cette scène. D'ailleurs, vous pouvez bi parler haut entre vous. Nous ne serons pas comme aujourd'hui pour vous entendre. Vo êtes seules, dans une pièce, dans l'arrièr boutique. Personne ne peut vous entend *(La belle-fille, gracieusement, souriant au malice, fait à plusieurs reprises signe que n avec le doigt.)* Comment, non?

LA BELLE-FILLE, *à mi-voix, mystérieuse.* — y a quelqu'un qui nous entendra, si *(Montra Mme Pace:)* elle parle haut.

LE DIRECTEUR, *consterné.* — Il y a encore autre personnage qui va arriver!

Les acteurs éclatent de rire.

LE PÈRE. — Non, non, monsieur. C'est à qu'elle fait allusion. Je suis derrière la por en train d'attendre, et Mme Pace le sait. même, si vous permettez! J'y vais tout de sui Pour être prêt...

Il se dirige vers le fond.

LE DIRECTEUR, *l'arrêtant.* — Mais non, att dez un peu! Respectons les exigences du thé tre! Avant que vous soyez prêts...

LA BELLE-FILLE, *l'interrompant.* — Mais t de suite, tout de suite... Je meurs, vous dis du désir de la vivre, de la vivre cette scè S'il est prêt, je suis prête aussi.

LE DIRECTEUR, *criant.* — Mais il faut d'abo une scène bien claire entre vous et *(Indiqu Mme Pace:)* elle... Le comprenez-vous, à la f

LA BELLE-FILLE. — Mon Dieu, monsieur, m'a dit ce que vous savez déjà, que le tra de maman ne vaut rien encore une fois, c'est de l'étoffe jetée à l'eau; qu'il faut je me résigne si je veux qu'elle continue à n aider dans notre misère...

Mme PACE, *s'avançant d'un air important.* — Naturellement, señor, porqué yo né veux aproveciarme, m'avantager...

LE DIRECTEUR, *atterré.* — Comment, comnt, c'est comme ça qu'elle parle!

Les acteurs éclatent de rire.

LA BELLE-FILLE, *riant aussi.* — Oui, monur, elle parle moitié espagnol, moitié fran-s, d'une façon tordante.

Mme PACE. — Ah! il né mé semblé pas dé nné créance qué vous riez dé mi, si yo mé ce dé hablar francès como yo peux, señor.

LE DIRECTEUR. — Mais pas du tout! Mais je s en prie! Parlez de cette façon, madame. st d'un effet certain. On ne pouvait rien uver de mieux pour interrompre par une te comique la crudité de la situation. Parlez mme ça! C'est parfait!

LA BELLE-FILLE. — C'est parfait! Naturelent, monsieur, quand on s'entend adresser rtaines protestations dans ce langage, l'effet t certain, cela semble une plaisanterie. On met à rire en s'entendant raconter qu'il y a oun vieux señor » qui veut « amusarse avec igo », n'est-ce pas, madame?

Mme PACE. — Eh oui! tant mieux! por ti... el né té plaît pas, el t'apporte proudence!

LA MÈRE, *s'élançant sur elle, au milieu de la peur et de la consternation des acteurs qui ne faisaient pas attention à elle et qui, sursautent à son cri, s'efforçent de la retenir.* — Satée! Vieille sorcière! Ma pauvre enfant!

LA BELLE-FILLE, *retenant la mère.* — Non, maman, non, par pitié!

LE PÈRE, *accourant aussi, en même temps.* — alme-toi je t'en prie... Assieds-toi!

LA MÈRE. — Que je ne la voie plus, que je e la voie plus, alors!

LA BELLE-FILLE, *au directeur qui s'empresse.* - Maman ne peut pas rester là, c'est impossible!

LE PÈRE, *au directeur.* — Elles ne peuvent as être là toutes les deux! Et voilà pourquoi elle-là n'était pas avec nous quand nous mmes arrivés... Si l'on est ensemble, vous mprenez, tout a lieu trop vite...

LE DIRECTEUR. — Ça ne fait rien, ça ne fait en! Pour le moment, ce n'est qu'une preière ébauche. Tout me sert à recueillir, pêle-êle, les divers éléments du drame. *(S'adresnt à la mère et la faisant asseoir de nouveau sa place:)* Allons, allons, madame, du calme, calme, rasseyez-vous.

La belle-fille, qui est revenue au milieu de la scène, s'adressant à Mme Pace.

LA BELLE-FILLE. — Allons, madame...

Mme PACE, *offensée.* — Ah! non, merci!... Yo ui ne fais plous rien en présence dé ta mère.

LA BELLE-FILLE. — Allons, faites entrer « lé eux señor, porqué s'amousi avec migo! » *mpérieusement:)* Il faut que cette scène soit uée... Allons... *(A Mme Pace:)* Allez-vous-en.

Mme PACE. — Yo m'en vais, yo m'en vais soûrement...

Elle sort furieuse.

LA BELLE-FILLE, *au père.* — A vous, votre entrée! Ne tournez donc pas ainsi! Venez là! Vous êtes déjà entré! Voilà : je suis ici la tête basse — modeste. Parlez! Dites-moi d'une voix toute neuve, comme quelqu'un qui vient du dehors : « Bonjour, mademoiselle... »

LE DIRECTEUR. — Dites donc, est-ce vous qui dirigez la répétition ou est-ce moi? *(Au père qui le regarde perplexe:)* Oui, allez-y, remontez jusqu'au fond sans sortir. A présent, redescendez. *(Le père obéit comme un somnambule. Il est très pâle, mais repris par la réalité de sa création, il sourit en redescendant du fond de la scène, comme s'il ignorait tout du drame qui va fondre sur lui. Les acteurs attentifs regardent la scène. Le directeur, bas, très vite, au souffleur qui est dans son trou :)* Tâchez d'écrire tout ce que vous pourrez.

LE PÈRE, *s'avançant, avec une autre voix.* — Bonjour, mademoiselle...

LA BELLE-FILLE, *la tête baissée, avec un dégoût contenu.* — Bonjour.

LE PÈRE *la regarde un moment, par-dessous le chapeau qui cache son visage, et s'apercevant qu'elle est toute jeune, il s'écrie, un peu par satisfaction, un peu par crainte de se compromettre dans une aventure dangereuse.* — Ah!... Mais, dites-moi, ce n'est pas la première fois que vous venez ici... n'est-ce pas?

LA BELLE-FILLE. — Non, monsieur.

LE PÈRE. — Vous êtes déjà venue une autre fois? *(La belle-fille fait « oui » de la tête.)* Plus d'une fois? *(Il attend un peu la réponse; la regarde encore par-dessous son chapeau, sourit, puis dit :)* Eh bien! alors... vous ne devriez plus être ainsi. Vous permettez que je vous enlève moi-même votre petit chapeau?

LA BELLE-FILLE, *vite, sans cacher son dégoût.* — Merci, monsieur. je vais l'enlever toute seule.

Elle l'enlève avec une hâte convulsive. La mère assiste à la scène, ainsi que le fils et les deux autres enfants, à l'écart, du côté opposé à celui des acteurs; elle semble sur des épines; elle suit avec une expression changeante : douleur, colère, anxiété, mépris, les phrases et les gestes du père et de la belle-fille. Tantôt elle se cache le visage, tantôt elle pousse un gémissement.

LA MÈRE. — Oh! mon Dieu, mon Dieu!

LE PÈRE, *galant.* — Donnez, je vais l'accrocher moi-même. *(Il lui prend le chapeau des mains.)* Mais sur une jolie petite tête comme la vôtre, je voudrais voir un plus beau chapeau... Voudriez-vous, tout à l'heure, que nous en choisissions un parmi les modèles de madame? — Non?

L'INGÉNUE, *interrompant.* — Eh là! mais ce sont nos chapeaux.

LE DIRECTEUR, *avec colère.* — Silence, nom de D... Ne faites pas d'esprit. Suivez la scène. *(A la belle-fille:)* Enchaînez, je vous prie, mademoiselle.

LA BELLE-FILLE, *attaquant.* — Non, merci, monsieur.

LE PÈRE. — Eh! ne me dites pas non. Il faudra l'accepter. Ou je me fâche... Regardez, il y en a de charmants. Et puis, Mme Pace sera si contente. Vous savez qu'elle y tient! C'est exprès qu'elle les expose ici!

LA BELLE-FILLE. — Non, monsieur, merci, je ne pourrais pas le mettre...

LE PÈRE. — A cause de ce qu'on dirait chez vous en vous voyant rentrer avec un chapeau neuf? Eh bien! je vais vous indiquer ce qu'il faudra raconter à la maison...

LA BELLE-FILLE, *ne se contenant plus.* — Ce n'est pas cela, monsieur! Je ne pourrais pas le mettre, parce que je suis... Vous voyez bien. *(Elle montre sa robe de deuil.)* Vous auriez pu vous en apercevoir.

LE PÈRE. — En deuil, c'est vrai. Excusez... C'est vrai, je vois... Je vous demande pardon... Vraiment je suis désolé.

LA BELLE-FILLE, *s'efforçant à la hardiesse pour surmonter sa colère et son dégoût.* — Assez, monsieur. C'est à moi de vous remercier, et non pas à vous de vous désoler ou de vous affliger. Ne faites pas attention à ce que je vous ai dit... Moi aussi, vous comprenez... *(Elle s'efforce de sourire.)* Il vaut mieux que je ne pense pas à cette robe...

LE DIRECTEUR, *interrompant, s'adressant au souffleur.* — Attendez, attendez! N'écrivez pas, laissez cette dernière réplique de côté. *(Au père et à la belle-fille:)* Très bien, parfait. *(Au père seulement:)* Enchaînez ici comme nous sommes convenus! *(Aux acteurs:)* Très jolie, l'offre du chapeau...

LA BELLE-FILLE. — Mais c'est maintenant le plus beau! Pourquoi ne continuons-nous pas?

LE DIRECTEUR. — Un moment de patience! *(Aux acteurs:)* Naturellement, il faudra y mettre un peu plus de légèreté.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Oui, un peu plus d'aisance...

LA GRANDE COQUETTE. — Mais oui, c'est un rien! *(Au grand premier rôle:)* Voulez-vous que nous la répétions tout de suite?

LE GRAND PREMIER ROLE. — Mais si vous voulez... Je remonte pour faire mon entrée.

Il sort et se tient prêt à rentrer par la porte du fond.

LE DIRECTEUR, *à la grande coquette.* — Nous y sommes bien. La scène entre vous et Mme Pace vient de finir... Cette scène-là, je l'écrirai moi-même. Ne bougez plus... Où allez-vous?

LA GRANDE COQUETTE. — Attendez que je remette mon chapeau.

Elle prend son chapeau au portemanteau et se coiffe.

LE DIRECTEUR. — Très bien! Vous baissez la tête et vous attendez.

LA BELLE-FILLE. — Mais elle n'est pas ha
lée de noir.

LA GRANDE COQUETTE. — Je serai habillé
noir et un peu mieux que vous.

LE DIRECTEUR, *à la belle-fille.* — Silenc
vous prie! Regardez bien. Vous allez pre
une leçon. *(Frappant dans ses mains:)*
deux, trois, entrez.

La porte du fond s'ouvre et le grand
mier rôle s'avance. Il a l'air dégag
conquérant d'un vieux beau. L'ex
tion de cette scène par les acteurs,
les premières répliques, donne
pression d'une chose tout à fait d
rente, mais sans la moindre nuanc
parodie. La scène semble plutôt em
lie. Naturellement, la belle-fille e
père, ne se reconnaissant pas dan
grande coquette et le grand premier
et entendant prononcer leurs phr
sur un autre ton, avec une autre
expriment de façon variée, tantôt
un geste, tantôt par un sourire, ta
en protestant ouvertement, les imp
sions de surprise, d'ébahissement,
souffrance, etc., qu'ils ressentent.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Bonjour, m
moiselle...

LE PÈRE, *ne se contenant pas.* — Mais n

La belle-fille, en voyant l'entrée du g
premier rôle, éclate de rire.

LE DIRECTEUR, *furieux.* — Silence, tonn
Et vous, finissez de rire une bonne fois.
intenable!

LA BELLE-FILLE. — C'est pourtant bien
rel, monsieur! Mademoiselle *(Elle monti*
grande coquette:) est là immobile, tout à
comme il faut; mais si elle est à ma p
je puis vous certifier qu'en s'entendant
« bonjour » de cette façon et sur ce ton,
doit éclater de rire exactement comme je
de faire.

LE PÈRE. — Eh oui! cet air, ce ton...

LE DIRECTEUR. — Cet air... ce ton... M
vous de côté et laissez-moi diriger ma
tition.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Mais puisq
dois représenter un vieux qui arrive dans
maison louche...

LE DIRECTEUR. — Mais ne faites pas
tion à ce qu'ils disent! Reprenez, repr
c'était très bien. *(Attendant que l'a*
reprenne:) Eh bien!...

LE GRAND PREMIER ROLE. — « Bonjour
demoiselle. »

LA GRANDE COQUETTE. — « Bonjour. »

LE GRAND PREMIER ROLE, *il refait le*
du père, de regarder sous le chapeau, m
exprimant après, en deux temps bien dist
d'abord la satisfaction, puis la crain
« Ah!... Mais, dites-moi, ce n'est pas la
mière fois que vous venez ici, j'espère? »

LE PÈRE, *corrigeant sans pouvoir se re*

Non, pas « j'espère », « n'est-ce pas? » est-ce pas? »

LE DIRECTEUR. — Oui, il dit « n'est-ce pas? » interrogatif.

LE GRAND PREMIER ROLE, *montrant le souffleur.* — J'ai entendu « j'espère ».

LE DIRECTEUR. — Mais oui! C'est la même chose! « J'espère » ou « N'est-ce pas »... Enchaînez, enchaînez... Peut-être en chargeant un peu moins. *(Il récite:)* « Ah! Mais, dites-moi, n'est pas la première fois que vous venez ici, n'est-ce pas? » *(A la grande coquette:)* A vous : « Non, monsieur. »

LA GRANDE COQUETTE. — « Non, monsieur... »

LE GRAND PREMIER ROLE. — « Vous êtes déjà venue une autre fois? Plus d'une fois? »

LE DIRECTEUR. — Mais non, attendez! Donnez-lui le temps de faire signe que *oui.* « Vous êtes déjà venue une autre fois? »

La grande coquette soulève un peu la tête, les yeux mi-clos, comme de dégoût et secoue deux fois la tête.

LA BELLE-FILLE, *irrésistiblement.* — Oh! mon Dieu!

Elle se met la main sur la bouche pour étouffer un éclat de rire.

LE DIRECTEUR, *se tournant.* — Qu'est-ce que c'est?

LA BELLE-FILLE. — Mais rien, rien du tout.

LE DIRECTEUR, *au grand premier rôle.* — A vous.

LE GRAND PREMIER ROLE. — « Plus d'une fois? Eh bien! alors... Vous ne devriez plus être ainsi. Vous permettez que je vous enlève moi-même votre petit chapeau? »

Le grand premier rôle prononce cette réplique sur un ton et l'accompagne d'un geste tel que la belle-fille, qui a encore la main sur la bouche, ne peut plus se contenir et éclate brusquement de rire.

LA GRANDE COQUETTE, *revenant à sa place, indignée.* — Oh! mais je ne servirai pas plus longtemps de polichinelle!

LE GRAND PREMIER ROLE. — Et moi non plus.

LE DIRECTEUR, *à la belle-fille, hurlant.* — Allez-vous finir?

LA BELLE-FILLE. — Oh! Pardon, pardon...

LE DIRECTEUR. — Vous êtes une impolie, voilà ce que vous êtes... une présomptueuse!

LE PÈRE, *cherchant à s'interposer.* — Oui, monsieur, c'est vrai, c'est vrai; mais excusez-la...

LE DIRECTEUR. — Je n'ai pas à l'excuser. C'est indécent!

LE PÈRE. — Oui, monsieur, mais vous n'imaginez pas l'étrange effet que ça produit sur nous...

LE DIRECTEUR. — Etrange... Comment étrange? Pourquoi étrange?

LE PÈRE. — Croyez-le... J'admire vos artistes *(Montrant le grand premier rôle:)* Monsieur *(Montrant la grande coquette:)* et Mademoiselle, mais ils ne sont pas « nous ».

LE DIRECTEUR. — C'est clair. Ils ne sont pas *vous*, ils sont les acteurs!

LE PÈRE. — Parfaitement, les acteurs! Ils jouent — et tout à fait bien — nos rôles. Mais pour nous, cela fait l'effet d'une chose différente, qui voudrait être la même et qui ne l'est pas...

LE DIRECTEUR. — Qui ne l'est pas? Qu'est-ce donc alors?

LE PÈRE. — C'est une chose... qui leur appartient, qui ne nous appartient plus...

LE DIRECTEUR. — Mais par force... Je vous l'ai déjà dit...

LE PÈRE. — Eh oui! je comprends, je comprends bien...

LE DIRECTEUR. — Et alors, finissez-en. *(Aux acteurs:)* Nous répéterons sans eux, comme il faut. Ç'a toujours été pour moi un empoisonnement de répéter devant les auteurs! Ils ne sont jamais contents. *(Au père et à la belle-fille:)* Nous allons reprendre avec vous, et espérons que vous allez, vous, cesser de rire.

LA BELLE-FILLE. — Oh! je ne ris plus! Voici mon plus beau moment qui arrive.

LE DIRECTEUR. — Eh bien! quand vous dites : « Ne faites pas attention à ce que je vous ai dit... Moi aussi, vous comprenez » *(Au père:)* il faut que vous répliquiez tout de suite: « Je comprends, oh! je comprends... » et que vous lui demandiez immédiatement...

LA BELLE-FILLE, *interrompant.* — Quoi donc?

LE DIRECTEUR. — La cause de ce deuil.

LA BELLE-FILLE. — Mais non, monsieur! Ecoutez : quand je lui ai dit qu'il ne devait pas penser à la façon dont j'étais habillée, savez-vous ce qu'il m'a répondu? « Ah! très bien. Et alors enlevons-la tout de suite, cette robe! »

LE DIRECTEUR. — Parfait! Pour faire bondir toute la salle.

LA BELLE-FILLE. — Mais c'est la vérité!

LE DIRECTEUR. — Laissez-moi tranquille avec votre vérité! Ici l'on fait « du théâtre »! La vérité, certainement, la vérité, mais jusqu'à un certain point!

LA BELLE-FILLE. — Mais que voulez-vous faire?

LE DIRECTEUR. — Vous verrez, vous verrez! Laissez-moi faire maintenant.

LA BELLE-FILLE. — Non. De mon dégoût, de tous les motifs l'un plus cruel et plus vil que l'autre qui font que je suis telle que je suis, je ne vous laisserai pas tirer un petit clair de lune romantique et sentimental avec celui-là qui me demanderait pourquoi je suis en deuil et moi qui lui répondrais en pleurant que j'ai perdu mon papa deux mois plus tôt... Non, mille fois non. Il faut qu'il me dise ce qu'il m'a dit : « Très bien. Et alors enlevons-la tout de suite, cette robe!... » Et moi, avec tout mon chagrin dans le cœur, ce deuil de deux mois à peine, je m'en suis allée là, vous voyez, là,

derrière ce paravent et avec ces doigts qui tremblent encore de honte et de dégoût, j'ai dégrafé mon corsage, ma jupe.

LE DIRECTEUR, *s'arrachant les cheveux.* — Je vous en prie...

LA BELLE-FILLE, *criant, avec frénésie.* — C'est la vérité, la vérité, monsieur!

LE DIRECTEUR. — Je ne dis pas le contraire, et je comprends, je comprends tout votre dégoût, mademoiselle, mais vous, comprenez à votre tour que l'on ne peut pas porter tout cela à la scène.

LA BELLE-FILLE. — On ne peut pas... Alors, merci bien, je ne joue pas.

LE DIRECTEUR. — Voyons...

LA BELLE-FILLE. — Je ne joue pas, je ne joue pas. Ce qu'on peut porter à la scène, vous l'avez combiné tous les deux ensemble, merci bien... Oh! je comprends, allez... Il veut en venir tout de suite à son drame « cérébral » compliqué, à la représentation de ses remords et de ses tourments, mais moi, je veux aussi représenter mon drame, mon drame!

LE DIRECTEUR, *ennuyé, haussant les épaules.* — Votre drame! Mais à la fin de compte, il n'y a pas que votre drame. Il y a celui des autres. *(Montrant le père:)* Le sien. Celui de votre mère! Il est inadmissible qu'un personnage se mette ainsi en vedette et envahisse la scène au détriment des autres. Il faut assembler les personnages en un tableau harmonieux et jouer ce qui est jouable. Je sais aussi bien que vous que chacun a toute une vie secrète qu'il voudrait étaler. Le difficile, c'est précisément de n'en représenter que ce qui est nécessaire, par rapport aux autres, et faire deviner, par le peu qu'on montre, tout le reste. Ce serait trop commode si chaque personnage pouvait, dans un beau monologue ou — pourquoi pas? — dans une conférence, venir épancher devant les spectateurs tout ce qu'il contient en lui! *(Débonnaire, conciliant:)* Il faut vous modérer, mademoiselle. Croyez-moi, c'est dans votre propre intérêt. Je dois vous avouer que cette fureur destructrice, ce dégoût exaspéré que vous avez avoué vous-même en disant que vous aviez déjà été avec d'autres hommes, à plusieurs reprises, chez Mme Pace, pourrait faire mauvaise impression sur le public...

LA BELLE-FILLE, *baissant la tête, d'une voix profonde, reconnaît la justesse de l'observation.* — C'est vrai! Mais pensez que les autres pour moi sont encore lui.

LE DIRECTEUR, *ne comprenant pas.* — Comment les autres? Que voulez-vous dire?

LA BELLE-FILLE. — Pour une femme qui faute, le responsable n'est-il pas celui qui, le premier, a provoqué sa chute? Pour moi, c'était lui, avant même que je fusse née. Réfléchissez et vous verrez si je ne dis pas la vérité.

LE DIRECTEUR. — Parfaitement! Et le poids d'une si grande responsabilité, cela ne vous paraît-il rien? Laissez-lui le moyen et le temps de l'extérioriser!

LA BELLE-FILLE. — Mais, pardon, comment pourrait-il extérioriser tous ses « nobles » remords, tous ses tourments « moraux » vous lui épargnez l'horreur d'avoir un b jour retrouvé entre ses bras, après l'avoir vitée à enlever sa robe de deuil, femme déjà tarée, la petite fille, monsieur, la pe fille qu'il allait voir sortir de l'école? *(I s'émeut. La mère, l'entendant parler ai vaincue par la douleur, se met à pleure chaudes larmes. Emotion générale. Lon pause. La belle-fille dès que sa mère s'ap un peu, reprend, sombre et résolue.)* N sommes ici entre nous. Le public est abs Vous nous représenterez demain à votre Mais voulez-vous voir le drame véritab Voulez-vous le voir éclater, tel qu'il a écla

LE DIRECTEUR. — Mais oui, je ne demar pas mieux, pour en prendre tout ce que pourrai.

LA BELLE-FILLE. — Eh bien! faites so cette pauvre mère.

LA MÈRE, *se levant, avec un hurlement.* Non, non. Ne la laissez pas faire, monsie Ne la laissez pas faire!

LE DIRECTEUR. — Mais c'est simplem pour voir ce que ça donne...

LA MÈRE. — Je ne puis pas! Je ne puis p

LE DIRECTEUR. — Mais puisque tout a eu lieu! Je ne comprends pas...

LA MÈRE. — Non, cela a lieu en ce mom et toujours. Ma douleur n'est pas feinte, m sieur. Je suis vivante et présente sans cess tous les moments de mon malheur qui est s trêve vivant et présent. Ces deux petits... avez-vous entendus parler? Ils ne peuvent parler. Ils s'accrochent à moi pour perpét mon malheur : mais eux, pour eux-mêm n'existent pas... n'existent plus! Et cell monsieur, s'est déjà sauvée; elle m'a aband née et c'est une femme perdue. Si je la en ce moment, c'est pour renouveler toujo toujours, vivante et présente, la douleur qu' m'a donnée!

LE PÈRE. — L'instant éternel! C'est ce qu vous ai dit, monsieur! *(Montrant la belle-fil* Elle est ici pour me saisir, me clouer et tenir éternellement suspendu au gibet de instant fugitif, de cette seule minute honte de ma vie. Elle ne peut y renoncer; et v monsieur, vous n'avez pas la faculté de l'épargner.

LE DIRECTEUR. — Je ne dis pas de ne pa représenter : ce sera le noyau du premier qui aboutira à la surprise par Madame.

Il montre la mère.

LE PÈRE. — Oui, c'est ma condamnat monsieur; tout notre calvaire qui doit abo à son cri de la fin de l'acte.

Il montre la mère.

LA BELLE-FILLE. — Il m'emplit encore oreilles! Ce cri m'a rendue folle! Vous pou me représenter comme vous voudrez, m sieur, peu importe, même habillée, pourvu j'aie au moins les bras nus, rien que les br Regardez, en me tenant comme ceci *(Elle s*

che du père et appuie sa tête contre sa poi-ne.) la tête appuyée comme ceci, les bras tour de son cou, je voyais sur mon bras la sation d'une veine, et alors, comme cette ne vivante me faisait horreur, je fermai les ux, comme ça, et je plongeai ma tête dans n sein! *(Se tournant vers la mère:)* Crie, e, maman. *(Elle cache sa tête contre la poi-ne du père et, les épaules levées, comme ur ne pas entendre le cri, elle reprend d'une ix étranglée:)* Crie, comme tu as crié!

LA MÈRE, *s'élançant pour les séparer.* — n! ma fille, ma fille! *(Après les avoir sépa-s:)* Malheureux, c'est ma fille! Tu ne vois pas ute, que c'est ma fille?

LE DIRECTEUR, *reculant devant ce cri, jusqu'à rampe, au milieu de l'émotion des acteurs.* Très bien, oui, très bien! Et alors rideau, deau.

LE PÈRE, *accourant vers lui, en proie à motion.* — Voilà, oui... Voilà comment ça st passé.

LE DIRECTEUR, *admiratif et convaincu.* — ais oui, rien d'autre! Et le rideau! Rideau! *ux cris répétés du directeur, le chef-machi-iste baisse le rideau, laissant au bord de la mpe le directeur et le père. Le directeur vant les bras:)* Les imbéciles! Je dis « ri-eau » pour indiquer que l'acte finira sur tte réplique et ils me baissent le rideau. *Au père, tout en soulevant un coin de rideau our rentrer en scène:)* Oui, oui, très bien! ffet certain! Il faut finir là-dessus. Ce pre-ier acte, je le garantis, je le garantis!

Il rentre en scène avec le père.

★

Quand le rideau se lève, les machinistes ont enlevé le premier décor qu'ils ont remplacé par un autre : au fond, deux ou trois arbres entourant un bassin.

D'un côté, à droite, la mère, assise avec deux enfants à ses côtés. Le fils est assis du même côté, mais à l'écart, l'air ennuyé, plein de honte. Assis également sur le devant de la scène, le père et la belle-fille et, de l'autre côté, à gauche, les acteurs, à peu près dans la situation où ils se trouvaient au baisser du rideau. Seul le directeur est debout, au milieu du plateau, une main sur la bouche, le poing fermé, réfléchissant.

LE DIRECTEUR, *après un moment.* — Oh! le cond acte! Laissez-moi faire comme nous ions décidé, ce sera très bien.

LA BELLE-FILLE. — Notre installation à son oyer *(Elle montre le père.)* malgré lui.

Elle montre le fils.

LE DIRECTEUR, *impatienté.* — Oui, mais laissez-moi faire!

LA BELLE-FILLE. — Pourvu que sa fureur apparaisse bien.

LA MÈRE, *hochant la tête.* — Pour tout le bonheur que cela nous a valu!

LA BELLE-FILLE, *se tournant vers elle, avec éclat.* — Peu importe! Plus il nous a fait de mal, plus il aura de remords!

LE DIRECTEUR, *impatienté.* — Mais oui, j'ai compris! On en tiendra compte, surtout au début! Ne craignez rien!

LA MÈRE, *suppliante.* — Et, je vous en prie, monsieur, pour la paix de ma conscience, mettez bien en lumière que j'ai essayé par tous les moyens...

LA BELLE-FILLE, *l'interrompant et continuant la phrase.* — ... de m'apaiser, de me conseiller de ne pas lui causer d'ennui. *(Au directeur:)* Faites ça pour elle, c'est la vérité même... Et cela me réjouit. On peut voir l'effet produit! Plus elle le suppliait, plus elle cherchait à gagner son affection et plus il s'éloignait d'elle : « absent! » Quel plaisir!

LE DIRECTEUR. — Commençons-nous ce second acte, oui ou non?

LA BELLE-FILLE. — Je me tais! Mais il n'est pas possible qu'il ait lieu tout entier dans le jardin.

LE DIRECTEUR. — Pourquoi donc?

LA BELLE-FILLE, *montrant le fils.* — Parce que celui-ci passait sa vie enfermé dans sa chambre, à l'écart! Et puis, tout le rôle de ce pauvre petit, affolé, je vous l'ai dit, se passe à l'intérieur de la maison...

LE DIRECTEUR. — Evidemment... Mais nous ne pouvons pas suspendre des écriteaux pour prévenir le public, ni changer le décor trois ou quatre fois par acte.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Cela se faisait « dans le temps »...

LE DIRECTEUR. — Oui, quand le public était aussi enfant que cette petite fille.

LA GRANDE COQUETTE. — Et où il achetait l'illusion à meilleur compte.

LE PÈRE, *avec éclat.* — L'illusion? Je vous en prie, ne parlez pas d'illusion! N'employez pas ce mot qui, pour nous, est particulièrement cruel!

LE DIRECTEUR, *stupéfait.* — Et pourquoi, je vous en prie?

LE PÈRE. — Oui, cruel, cruel! Et vous devriez le comprendre!

LE DIRECTEUR. — Mais non, pourquoi? Comment faudrait-il dire? L'illusion, oui, monsieur. L'illusion qu'il faut procurer ici au public.

LE GRAND PREMIER ROLE. — Par la représentation que nous lui offrons...

LE DIRECTEUR. — L'illusion d'une réalité!

LE PÈRE. — Je vous comprends, monsieur. Mais vous, en revanche, vous ne pouvez peut-être nous comprendre. Pardonnez-moi. C'est que, voyez, pour vous, pour vos acteurs, il s'agit seulement d'un jeu.

LA GRANDE COQUETTE, *interrompant, indignée.* — D'un jeu! Nous ne sommes pas des enfants! Nous récitons sérieusement.

LE PÈRE. — Je ne dis pas le contraire. Et par jeu, j'entends le jeu de votre art, qui doit précisément donner — comme disait Monsieur — une parfaite illusion du réel.

LE DIRECTEUR. — Exactement!

LE PÈRE. — Eh bien! Si vous réfléchissez que nous *(Il indique lui-même et les cinq autres personnages.)* n'avons d'autre réalité que cette illusion...

LE DIRECTEUR, *stupéfait, regardant les acteurs, également stupéfaits.* — Que voulez-vous dire?

LE PÈRE, *après les avoir observés un instant avec un pâle sourire.* — Mais oui, messieurs! Quelle autre réalité est la nôtre? Ce qui pour vous est un jeu, est pour nous notre unique réalité. *(Bref silence. S'avançant vers le directeur:)* Et non seulement pour nous, d'ailleurs. Pensez-y bien. *(Le regardant dans les yeux:)* Pouvez-vous me dire qui vous êtes?

LE DIRECTEUR, *troublé, avec un demi-sourire.* — Comment, qui je suis? Je suis moi!

LE PÈRE. — Et si je vous disais que c'est faux, que vous êtes moi?

LE DIRECTEUR. — Je vous répondrais que vous êtes fou!

Les acteurs rient.

LE PÈRE. — Ils ont raison de rire : on est ici pour jouer. *(Au directeur:)* Et vous pouvez donc m'objecter que c'est par simple jeu que Monsieur *(Il indique le grand premier rôle:)* qui est « lui » doit être « moi », qui suis moi, « celui-ci ». Vous voyez que je vous ai pris au piège?

Les acteurs recommencent à rire.

LE DIRECTEUR, *ennuyé.* — Mais vous l'avez déjà dit. Allez-vous recommencer?

LE PÈRE. — Non, non. Ce n'est pas cela, en effet, que je voulais dire. Je vous invite à quitter ce jeu *(Regardant la grande coquette:)* d'art! dont vous avez l'habitude en scène et je vous demande de nouveau : qui êtes-vous?

LE DIRECTEUR, *se tournant de plus en plus stupéfait et en même temps irrité vers les acteurs.* — Oh! mais voilà un beau toupet! Quelqu'un qui se fait passer pour personnage de théâtre et qui vient me demander, à moi, qui je suis...

LE PÈRE, *avec dignité, mais sans hauteur.* — Un personnage, monsieur, peut toujours demander à un homme qui il est. Un personnage a vraiment une vie propre, marquée de caractères particuliers, c'est toujours « quelqu'un ». Tandis qu'un homme — je ne parle pas de vous en ce moment, — un homme, en général, peut n'être « personne ».

LE DIRECTEUR. — Soit! Mais c'est moi que vous questionnez, moi qui suis le directeur, le metteur en scène! Avez-vous compris?

LE PÈRE, *presque en sourdine, avec une humilité mielleuse.* — C'était simplement pour savoir, monsieur, si tel que vous êtes mai nant vous vous voyez... pareil à travers années, à celui que vous étiez autrefois, a toutes les illusions que vous nourrissiez al avec, en vous et autour de vous, la mé façon de voir les choses comme vous les voy alors — et comme elles étaient réellement ce temps-là... Eh bien! monsieur, en repens à ces illusions que vous ne vous faites p aujourd'hui, à toutes ces choses qui ne v « semblent » plus aujourd'hui ce qu'e « étaient » autrefois, ne sentez-vous pas, seulement les planches de cette scène, mai terre, la terre vous manquer sous les pieds vous rendez-vous pas compte que « celui » vous vous sentez en ce moment, — toute vo réalité d'aujourd'hui est destinée demain à paraître qu'une illusion?

LE DIRECTEUR, *sans avoir bien comp effaré par cette argumentation.* — Et où vou vous en venir avec tous ces raisonnements?

LE PÈRE. — Oh! à rien, monsieur. A v faire voir que, si nous autres *(Il indique nouveau lui-même et les cinq autres pers nages.)* nous n'avons, en dehors de l'illus aucune réalité, vous ferez bien, vous aussi vous défier de votre réalité, de cette réalité vous respirez et que vous touchez aujourd'h car elle est destinée — comme la réalité d' — à n'être plus demain qu'illusion.

LE DIRECTEUR, *se décidant à prendre chose en plaisantant.* — Ah! très bien! Et a tez que vous-même, avec cette comédie vous venez me représenter ici, êtes plus vra réel que moi.

LE PÈRE, *avec le plus grand sérieux.* — cela, sans aucun doute, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Ah! oui?

LE PÈRE. — Je croyais que vous l'aviez c pris depuis le début.

LE DIRECTEUR. — Plus réel que moi.

LE PÈRE. — Naturellement, puisque v « réalité » peut changer du jour au lendem

LE DIRECTEUR. — Mais on le sait qu'elle changer! Elle change sans cesse. C'est le commun.

LE PÈRE, *avec un cri.* — Mais non pa nôtre, monsieur! Voilà la différence! Nous changeons pas, nous ne pouvons pas chan devenir « autres »; nous sommes ce que n sommes à jamais (c'est terrible, monsie immuablement! Vous devriez frissonner vous approchant de nous, si vous aviez ment conscience que votre réalité d'auj d'hui n'est, au contraire, dans le temps, qu illusion passagère et fugace, telle que l'imaginez, — aujourd'hui d'une façon, der d'une autre, — au gré des hasards, des con gences, de la volonté, des sentiments à tra votre intelligence qui vous représente à v même, aujourd'hui d'une manière et dema qui sait comment... Illusions de réalité, cette comédie vide de l'existence qui ne clut pas et ne peut jamais conclure, ca demain elle concluait, adieu, tout serait

LE DIRECTEUR. — Au nom du Seign

issez-en vous-même avec cette philosophie, tâchons au moins d'en « finir » avec le ame que vous m'avez apporté. Vous raisonz trop, beaucoup trop, cher monsieur. Savez-us que pour un peu je vous croirais... *(Il interrompt, considère le père de la tête aux eds.)* Mais voyons, vous vous êtes présenté moi comme un.... comme un personnage créé r un auteur qui a renoncé ensuite à écrire drame où vous deviez figurer.

LE PÈRE. — C'est la pure vérité, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Cessez cette plaisanterie! ersonne ici ne croit à cette histoire, et vous connaîtrez qu'il est difficile de la prendre au rieux. Savez-vous plutôt ce que je pense? 'est que vous voulez singer la « manière » 'un auteur que je sais et que je déteste partiulièrement (je préfère vous en avertir tout de oite), quoique je me sois, pour mon malheur, ngagé à représenter quelques-unes de ses œures. J'étais même ne train d'en répéter une... uand vous êtes arrivés. *(Aux acteurs:)* Et ous n'avons pas gagné au change. De Charybde en Scylla!

LE PÈRE. — J'ignore, monsieur à quel auteur ous faites allusion. Mais soyez sûr que je sens », oui, que je « sens » tout ce que je ense, et que je ne suis pas aveuglé par mes entiments. Oh! je sais bien qu'en général cet veuglement semble plus « humain ». Je vous dis, moi, que c'est le contraire. L'homme ne raisonne (ou ne déraisonne, c'est la même hose) jamais autant que lorsqu'il souffre. Il veut savoir pourquoi il souffre, connaître le responsable de sa souffrance, il se demande si cette souffrance est juste ou injuste. Tandis que lorsqu'il est heureux, il prend son bonheur sans ratiociner, comme si le bonheur lui était dû. Il n'y a que les bêtes, monsieur, qui souffrent sans raisonner. Et pourtant mettez en scène un homme qui, au milieu de sa souffrance, s'analyse. On ne l'admet pas. Il faut qu'il souffre comme une bête et tout le monde dit alors : « Ah! voilà qui est humain! »

LE DIRECTEUR. — En attendant, vous continuez à raisonner.

LE PÈRE. — Parce que je souffre, monsieur! Je ne raisonne pas, j'explique ma souffrance.

LE DIRECTEUR, *avec éclat, exposant une idée qui lui est venue brusquement.* — Je voudrais bien savoir si on a jamais vu un personnage sortir de son rôle comme vous, pour se mettre à palabrer comme vous faites. Hein?!... Moi, je n'ai jamais vu ça!

LE PÈRE. — Vous n'avez jamais vu ça, monsieur, parce que les auteurs dissimulent d'ordinaire leur travail de création. Quand les personnages sont vivants, qu'ils existent vraiment aux yeux de leur auteur, celui-ci ne fait rien d'autre que reproduire les actes, les mots, les gestes que ses personnages lui proposent. Il faut qu'il en passe par où veulent les personnages. Malheur à lui s'il agit autrement! Quand un personnage est né, il acquiert aussitôt une telle indépendance, et même vis-à-vis de l'auteur qui l'a engendré, que tout le monde peut l'imaginer dans des situations auxquelles n'a jamais songé l'auteur. Il acquiert tout seul un sens que l'auteur n'avait jamais songé à lui donner.

LE DIRECTEUR. — Mais oui, je le sais parfaitement.

LE PÈRE. — Eh bien! Pourquoi vous étonnez-vous? Imaginez des personnages auxquels arrive le malheur qui nous est arrivé d'être nés vivants du cerveau d'un auteur et de se voir refuser la vie. Et dites-moi si ces personnages ainsi abondonnés, vivants et sans vie, n'ont pas raison de faire ce que nous sommes en train de faire devant vous, après l'avoir fait bien des fois, ah! oui! bien des fois devant lui pour le persuader, pour le pousser à écrire. Tantôt c'était moi qui lui apparaissais *(Montrant la belle-fille:)* tantôt elle, tantôt cette pauvre mère...

LA BELLE-FILLE. — C'est vrai, moi aussi, monsieur, moi aussi pour le tenter... Dans la mélancolie de son cabinet de travail, au crépuscule, quand, étendu dans son fauteuil, il ne se décidait pas à tourner le commutateur et laissait l'ombre envahir la pièce, l'ombre se peupler des personnages qui venaient le tenter. *(Comme si elle était dans ce cabinet de travail et que la présence des acteurs la gênait:)* — Si vous vous en alliez tous! Si vous nous laissiez seuls! — Maman, là, avec son fils aîné, — moi, avec cette petite — le petit, là, seul comme toujours — et puis *(Montrant le père:)* moi avec lui — et puis moi seule, moi seule, dans cette pénombre. *(Elle bondit comme si elle voulait saisir la vision vivante qu'elle a d'elle-même.)* Ah! ma vie! Quelles scènes, quelles scènes nous lui proposions! C'était moi, c'était moi qui le tentais plus que tous les autres!

LE PÈRE. — Eh oui! Mais c'est peut-être à cause de toi, précisément à cause de ton insistance, de tes exagérations!

LA BELLE-FILLE. — Non. C'est lui-même qui m'avait voulue ainsi! *(Elle s'approche du directeur et lui dit comme en confidence:)* Je crois plutôt, monsieur, que ce fut par lassitude ou par mépris du théâtre, tel que le public le conçoit et l'exige d'habitude.

LE FILS, *du coin où il se tient à l'écart.* — Oui, monsieur, voilà le vrai motif de son abstention.

LE PÈRE. — Mais pas du tout, n'en croyez rien! Ecoutez-moi : vous ferez très bien de réprimer, comme vous avez dit, les excès de celle-ci qui veut trop en faire et l'excès opposé de celui-là qui ne veut rien faire...

LE FILS. — Rien...

LE DIRECTEUR. — Mais les vôtres aussi, cher monsieur. Vous exagérez et m'excédez plus que tous les autres, c'est moi qui vous le dis.

LE PÈRE. — Moi? Quand? Comment?

LE DIRECTEUR. — Mais tout le temps! Continuellement!... Rien que cette obstination que vous apportez à vous faire passer pour un personnage... Et puis, il faut moins raisonner, moins rai-son-ner.

LE PÈRE. — Mais si vous m'empêchez de représenter le tourment de mon esprit qui ne trouve point la paix vous me supprimez, prenez-y garde! Tout homme véritable, monsieur, d'un niveau un peu plus élevé que le minéral, le végétal ou l'animal, ne vit pas pour vivre, sans savoir qu'il vit... Il vit pour donner un sens et une valeur à son existence!... Moi, voilà la valeur que je lui donne! Je ne puis y renoncer, pour ne représenter qu'un « fait » *(Montrant la belle-fille:)* comme elle le voudrait parce que sa vengeance est dans ce « fait ». Je ne puis pas et je ne dois pas, étant donné ce que je suis.

LE DIRECTEUR. — Ah! de mieux en mieux! C'est vous à présent qui ne voulez plus jouer? Tantôt l'une et tantôt l'autre! En allant de ce train, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

LE PÈRE. — Non, non, décidez vous-même. Pourvu que, dans la limite du rôle que vous nous donnerez, chacun de nous n'ait pas à trop sacrifier de lui-même.

LE DIRECTEUR. — Je ne peux pas vous laisser palabrer sans fin! Un drame est avant tout action. Action et non pas philosophie.

LE PÈRE. — Entendu : je n'en dirai pas plus que chacun n'en dit quand il veut se rendre compte de sa souffrance.

LE DIRECTEUR. — Et selon les exigences de l'action... Enchaînons, je vous en supplie, et arrivons au fait.

LA BELLE-FILLE. — Mais il me semble que vous en avez trop de ces faits, à notre entrée chez lui. *(Elle montre le père.)* Vous disiez que vous ne pouviez pas mettre des écriteaux ou changer de décor toutes les cinq minutes.

LE DIRECTEUR. — Précisément... Il s'agit de combiner les faits, de les grouper en une action simultanée et dense, et non pas, comme vous le voudriez, de montrer d'abord votre petit frère qui rentre de l'école et erre dans l'appartement comme un fantôme, se cachant derrière les portes pour préparer le projet qui le — comment m'avez-vous dit?...

LA BELLE-FILLE. — Qui le *démoelle*, monsieur, qui le *démoelle*.

LE DIRECTEUR. — Je n'avais jamais entendu ce mot-là! Mais enfin, un projet, disiez-vous, grandissant seulement dans ses yeux, n'est-ce pas?

LA BELLE-FILLE. — Oui, monsieur, le voilà là!

Elle l'indique près de la mère.

LE DIRECTEUR. — Très bien! Et, en même temps, vous voudriez qu'on vît cette petite fille jouer, sans savoir, dans le jardin... L'un dans la maison et l'autre dans le jardin, n'est-ce pas?

LA BELLE-FILLE. — Oui, dans le soleil, monsieur, la voir toute heureuse! C'est mon seul réconfort de voir sa joie, ses rires dans ce jardin, de la voir sortie de la misère, de l'affreux taudis où nous couchions tous les quatre. Je couchais avec elle, moi, j'étendais mon corps souillé près de ce petit être qui se serrait contre moi de toute la force de s petits bras, tendres et innocents... Dans le ja din, dès qu'elle me voyait, elle accourait n prendre par la main. Elle ne voyait pas l grandes fleurs. Elle allait découvrir les « p tites, pitites », et elle me les tendait en rian en riant!

LE DIRECTEUR. — Entendu. Vous aurez jardin! Vous aurez le jardin, toutes les scèn y seront groupées. *(Appelant par son nom machiniste:)* Eh! quelques arbres tout de sui et un bassin. *(Se tournant vers le fond de scène:)* C'est déjà fait? Très bien. *(A la bell fille:)* Vous voyez, simplement pour se fai une idée! Votre petit frère, au lieu de cacher derrière les portes, circulera dans jardin, se cachant derrière les arbres. Mais ne sera pas commode de trouver une fillet qui joue convenablement avec vous la scèn des fleurs. *(Au garçonnet:)* Avancez plut vous. Voyons un peu ce qu'on pourra fai *(Le garçonnet ne bouge pas.)* Avancez, ava cez! Encore une belle panne, ce gars-là... Ma qu'est-ce qu'il a?... Il faudrait tout de mêm qu'il dît quelques mots... *(Il s'approche de l lui met une main sur l'épaule et le conduit de rière les arbres.)* Venez un peu, faites-m voir! Dissimulez-vous un peu derrière... comm cela... Penchez un peu la tête, pour guetter *(Il s'éloigne pour juger de l'effet, le garçonn exécute avec une vérité impressionnante.)* A très bien... Très bien... *(A la belle-fille:)* Dite moi : si la petite fille le surprenait ainsi train de guetter, accourait vers lui et lui tira au moins quelques mots?

LA BELLE-FILLE. — N'espérez pas qu'il ouv la bouche tant qu'il y aura celui-là ici. *(Ell montre le fils.)* Il faudrait d'abord le renvoye

LE FILS, *se levant d'un bond.* — Mais tr heureux! Je ne demande pas mieux!

Il s'achemine vers la sortie.

LE DIRECTEUR, *l'arrêtant.* — Non. Où all vous? Attendez!

La mère se lève, égarée, angoissée à l'id qu'il s'en va pour de bon et, instincti ment, elle avance les bras pour le re nir, presque sans bouger de place.

LE FILS, *au directeur qui le retient.* — n'ai rien à faire ici! Laissez-moi partir. veux partir!

LE DIRECTEUR. — Comment, vous n'avez ri à faire ici?

LA BELLE-FILLE, *avec placidité et ironie.* Ne le retenez pas! Il ne s'en ira pas!

LE PÈRE. — Il faut qu'il ait, dans le jardi sa scène avec sa mère!

LE FILS, *aussitôt, résolu, fièrement.* — n'ai pas de scène à faire! Je l'ai déclaré le début! *(Au directeur:)* Laissez-moi part

LA BELLE-FILLE, *accourant vers le directe* — Vous permettez, monsieur? *(Elle lui f baisser le bras qui retient le fils.)* Laissez *(Au fils:)* Eh bien! tu es libre, va-t'en. *(fils ne bouge pas, la regarde avec mépris, a*

...ine. Elle rit.) Il ne peut pas, vous voyez, ...onsieur, il ne peut pas! Il est obligé de ...ster là par force, lié à sa chaîne, irrémédia...ement! Puisque moi-même qui m'enfuis, mon...eur, quand ce qui doit arriver est arrivé, ... moi qui m'enfuis par haine envers lui, pour ... plus l'avoir devant mes yeux, — puisque je ...is moi-même encore là et que je supporte ... vue et sa compagnie, — comment pourrait-... s'en aller, lui qui doit demeurer ici réelle...ent avec son joli père et sa mère, qui n'aura ...us d'autre enfant que lui. *(A la mère:)* ...llons, maman, viens! *(Au directeur, montrant ... mère:)* Vous voyez, elle s'était levée pour ... retenir. *(Faisant signe à la mère d'appro...her:)* Viens, viens... *(Au directeur:)* Vous ...ouvez imaginer quel est son déchirement ...étaler ce qu'elle éprouve devant vos acteurs, ... cependant, elle a une si profonde envie de ...approcher de lui que, tenez, la voilà prête ... vivre sa grande scène.

La mère, en effet, s'est rapprochée, et à peine la belle-fille a-t-elle achevé de parler qu'elle ouvre les bras pour indiquer qu'elle y consent.

LE FILS. — Mais pas moi, pas moi! Si je ne ...uis pas m'en aller, je resterai ici. Mais je vous ...e répète, je ne « donnerai » rien.

LE PÈRE. *au directeur, frémissant.* — Vous ...ouvez l'y obliger, monsieur.

LE FILS. — Personne ne peut m'y obliger.

LE PÈRE. — C'est moi qui vais t'y obliger!

LA BELLE-FILLE. — Mais attendez, attendez! D'abord la petite et le bassin!

Elle court prendre la fillette par la main et la conduit au bassin.

LE DIRECTEUR. — Très bien, oui, en même ...temps.

La duègne et le jeune premier quittent le groupe des acteurs. La duègne observe avec attention la mère qui est en face d'elle; le jeune premier, après un grand détour, passe de gauche à droite pour se placer en face du fils, dont il doit remplir le rôle, pour observer son attitude et ses gestes.

LE FILS, *au directeur.* — En même temps? ...Qu'est-ce que vous racontez? C'est faux, mon...sieur. Il n'y a pas eu la moindre scène entre ...elle et moi! *(Montrant la mère:)* Faites-le vous ...dire par elle!

LA MÈRE. — C'est vrai, monsieur, j'étais ...entrée dans sa chambre...

LE FILS. — Dans ma chambre, vous entendez. Pas dans le jardin!

LE DIRECTEUR. — Mais cela ne fait rien. Je vous ai déjà dit qu'il fallait ramasser l'action.

LE FILS, *se voyant observé par le jeune pre...mier.* — Qu'est-ce que vous voulez, vous?

LE JEUNE PREMIER. — Rien. Je vous observe.

LE FILS, *se tournant de l'autre côté, à la ...duègne.* — Ah! Et vous de ce côté. C'est pour ...remplir son rôle.

Il montre la mère.

LE DIRECTEUR. — Mais naturellement... Et vous devriez leur être reconnaissant de l'attention qu'ils y apportent...

LE FILS. — Ah! oui, très bien!... Alors vous n'êtes pas encore convaincu qu'il n'est pas possible de vivre devant un miroir qui, non content de nous glacer en nous montrant l'image de notre propre expression, nous la restitue avec une grimace qui nous rend méconnaissables à nous-mêmes?

LE PÈRE. — C'est vrai. Il a raison. Il faut vous en convaincre.

LE DIRECTEUR, *au jeune premier et à la duègne.* — Ça va bien. Retirez-vous de là.

LE FILS. — C'est inutile. Je ne veux pas me donner en spectacle.

LE DIRECTEUR. — Silence, maintenant. Laissez-moi écouter votre mère. *(A la mère:)* Donc, vous étiez entrée?

LA MÈRE. — Oui, monsieur, dans sa chambre. Je n'en pouvais plus. Il me fallait lui ouvrir mon cœur, me libérer de toute l'angoisse qui pesait sur moi... Mais à peine me vit-il entrer...

LE FILS. — Il n'y a pas eu de scène. Je suis sorti pour « m'en sortir ». Je n'ai jamais fait de scène, moi, avez-vous compris!

LA MÈRE. — C'est vrai. Il est parti!

LE DIRECTEUR. — Mais ici cette scène est indispensable!

LA MÈRE. — Je suis prête, monsieur... Ah! si vous me procurez le moyen de lui parler un instant, de lui dire tout ce que j'ai sur le cœur!

LE PÈRE, *s'approchant du fils, avec une extrême violence.* — Tu le feras! C'est pour ta mère! Pour ta mère!

LE FILS, *plus résolu que jamais.* — Non.

LE PÈRE, *le secouant par les épaules.* — Obéis, par Dieu! Obéis! Tu n'entends pas comme elle te parle! Tu n'as donc pas d'entrailles!

LE FILS, *prenant son père à bras-le-corps.* — Non et non! Finis-en une bonne fois!

Emotion générale. La mère, épouvantée, cherche à s'interposer, à les séparer.

LA MÈRE. — Je vous en supplie!... Par pitié!...

LE PÈRE, *sans lâcher le fils.* — Tu dois m'obéir. Tu m'obéiras!

LE FILS, *pleurant presque de rage, criant.* — Mais qu'est-ce que c'est que cette rage qui te prend? *(Ils se sont lâchés.)* Plus la moindre retenue à étaler devant tout le monde ta honte et la nôtre! Mais je n'y consens pas, je n'y consens pas! Et en refusant, je ne fais qu'interpréter la volonté de celui qui n'a pas voulu nous mettre à la scène!

LE DIRECTEUR. — Mais puisque vous y êtes venus tout seuls!

LE FILS, *montrant le père.* — Lui, pas moi!

LE DIRECTEUR. — Pourquoi êtes-vous ici, alors?

LE FILS. — C'est lui qui a voulu venir et nous a tous traînés à sa suite, et puis il s'est

mis à combiner avec vous non seulement ce qui est réellement arrivé, mais encore, comme si ce n'était pas suffisant, tout ce qui n'est jamais arrivé!

LE DIRECTEUR. — Mais au moins, vous, dites-moi ce qui est arrivé! Dites-le-moi! Vous êtes sorti de votre chambre, sans dire un mot.

LE FILS. — Pas un mot. Je ne voulais pas faire de scène.

LE DIRECTEUR. — Bon. Et après... qu'avez-vous fait?

LE FILS. — Rien... En traversant le jardin...

Il s'arrête, sombre.

LE DIRECTEUR, *le poussant à parler, impressionné par cette retenue soudaine.* — Eh bien, quoi, en traversant le jardin?

LE FILS, *exaspéré.* — Mais pourquoi voulez-vous m'obliger à le dire? C'est affreux!...

La mère, toute tremblante, poussant des gémissements étouffés, regarde dans la direction du bassin.

LE DIRECTEUR, *bas, remarquant ce regard, s'adresse au fils, avec une appréhension croissante.* — La petite?

LE FILS. — La, dans le bassin...

LE PÈRE, *montrant avec pitié la mère.* — Et elle le suivait, monsieur...

LE DIRECTEUR, *au fils, avec anxiété.* — Et alors?

LE FILS. — J'accourus, je me précipitai pour la repêcher... Mais tout à coup, je m'arrêta là, derrière ces arbres, je vis une chose q me glaça : le petit, le petit qui restait sa bouger à contempler dans le bassin le cor de sa petite sœur noyée... *(La belle-fille, co bée près du bassin pour cacher la fillette, s glote.)* Je m'approchai, et alors...

Un coup de revolver derrière les arbr où le garçonnet était dissimulé.

LA MÈRE, *avec un cri déchirant, accou suivie des acteurs, au milieu de l'émotion gé rale.* — Mon fils! mon fils! *(Puis au milieu l'émotion et du brouhaha:)* Au secours! secours!

LE DIRECTEUR, *au milieu des cris, se fraie chemin, tandis que le garçonnet, soulevé p la tête et par les pieds, est emporté.* — Mais s'est blessé? Il s'est réellement blessé?

QUELQUES ACTEURS. — Mais oui, réelleme Il est mort... Il est mort!...

D'AUTRES ACTEURS. — Mais non, c'est chiqué! N'en croyez rien! C'est une fiction! a fait semblant!

LE FILS, *criant très fort.* — Une fiction La réalité, monsieur!

Il se précipite vers le cadavre.

LE DIRECTEUR. — Fiction! Réalité! Allez t au diable! Rien de pareil ne m'était jam arrivé!.. Encore une journée de perdue!

RIDEAU

LE BREVET

Pièce en un acte de
Luigi PIRANDELLO
Version française de
Marie-Anne COMNENE

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by M.-A. COMNENE.

Supplément au n° 424 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

Grand cartonnier au fond, bourré de dossiers. Bureau surchargé de feuilles et de chemises. A côté, contr mur de droite, une autre étagère, un fauteuil de cuir pour le juge devant le bureau. Quelques chaises ancien La pièce est terne. La porte principale à droite. A gauche une grande baie très haute avec vitraux ancu

Devant la fenêtre, une grande cage sur un petit tréteau. A gauche une petite porte dérobée.

Le juge d'Andréa entre par la grand-porte, le chapeau sur la tête et vêtu de son pardessus. Il a dans la m une toute petite cage grosse comme le poing. Il va vers la grande cage, en ouvre la porte, ouvre ensuit porte de la petite cage et glisse dans la grande cage un chardonneret.

D'ANDRÉA. — Allons, dedans! Vite, paresseux. Oh! Enfin. Tiens-toi tranquille maintenant et laisse-moi rendre la justice à ces pauvres petits hommes féroces. *(Il enlève son pardessus et l'accroche en même temps que son chapeau au portemanteau. Il s'assied à son bureau; prend la chemise du procès qui l'occupe, la secoue avec nervosité, éclate:)* Sacré bonhomme!

Il reste un moment absorbé, puis sonne. Par la porte principale se présente l'huissier Marranca.

MARRANCA. — Monsieur?

D'ANDRÉA. — Voici, Marranca. Il faut aller rue du Four, là tout près, chez Chiarchiaro.

MARRANCA, *il sursaute en faisant les cornes.* — Pour l'amour du Ciel, ne prononcez pas de noms pareils, monsieur.

D'ANDRÉA, *furieux, donnant un grand coup de poing sur le bureau.* — Ça suffit à la fin. Je vous interdis de manifester votre stupidité au détriment d'un malheureux. Et que ce soit entendu une fois pour toutes!

MARRANCA. — Pardon, monsieur. Je le disais dans votre intérêt.

D'ANDRÉA. — Vous continuez!

MARRANCA. — Je me tais. Que désirez-vous que je fasse chez cet... honnête homme?

D'ANDRÉA. — Vous lui direz que le juge d'instruction a besoin de lui parler et vous le ferez entrer tout de suite ici.

MARRANCA. — Tout de suite, bien, monsieur. Désirez-vous autre chose?

D'ANDRÉA. — Rien d'autre. Allez vite.

Marranca sort en tenant la porte pour laisser passer les trois juges qui entrent en toge et toque sur la tête et saluent d'Andréa. Ils vont ensuite tous les tr regarder le chardonneret dans sa ca

LE PREMIER JUGE. — Qu'est-ce qu'il nous conte, monsieur le Chardonneret?

DEUXIÈME JUGE. — Tu es vraiment drôle a ce chardonneret que tu promènes partou

TROISIÈME JUGE. — Tout le monde t'app « le juge Chardonneret ».

PREMIER JUGE. — Montre-nous la petite c dans laquelle tu le promènes.

DEUXIÈME JUGE, *prenant la cage sur le teau.* — La voici, messieurs. Regarde-moi ç c'est possible; un vrai gosse, cet homme gr

D'ANDRÉA. — Ah oui! un gosse à cause cette petite cage? Et vous, déguisés com vous voilà?

TROISIÈME JUGE. — Un peu plus de resp pour la toge.

D'ANDRÉA. — Allons, pas de plaisanter nous sommes *in camera caritatis*. Enfant jouais avec mes camarades « au tribunal L'un faisait l'accusé, l'autre le président; autres les avocats, les juges. Vous aussi v avez dû jouer à ce jeu. Je vous assure nous étions bien plus sérieux que mainten

PREMIER JUGE. — Sans aucun doute.

DEUXIÈME JUGE. — Ça finissait toujours des coups.

TROISIÈME JUGE, *montrant une vieille c trice à son front.* — Voici la marque d' pierre à moi lancée par un avocat de la fense pendant que je faisais fonction de p cureur royal.

D'ANDRÉA. — Toute la beauté résidait dan toge que nous revêtions. La grandeur é dans cette apparence qui cachait notre fance. Aujourd'hui, c'est le contraire: c'est

e qui est enfantine. Il faut bien de la bonne onté pour la prendre au sérieux!... Voici, ssieurs! *(Il prend sur son bureau le dossier proçès « Chiarchiaro ».)* Je dois instruire procès que voici. Rien de plus inique que procès. Inique parce qu'il contient la plus pitoyable injustice contre laquelle un pauvre mme essaye désespérément de se révolter s aucune chance de succès. Il y a là une ictime qui ne peut accuser personne. Il a lu dans ce procès s'en prendre à deux mmes, les deux premiers qui lui soient tomés sous la main et il faut, hélas, messieurs, le la justice lui donne tort férocement et sans mission, renforçant ainsi l'iniquité dont ce uvre homme est victime.

PREMIER JUGE. — Mais quel est ce procès?

D'ANDRÉA. — Le procès intenté par Rosario iarchiaro.

Tout de suite, à ce nom les trois juges font un bond en arrière en faisant des signes de conjuration contre l'exorcisme et en s'écriant :

LES TROIS JUGES, *ensemble.* — Sainte Maone! — Touche du fer! — N'en parle pas!

D'ANDRÉA. — Voilà! C'était sûr. Et c'est vous i devriez faire justice à ce pauvre homme.

PREMIER JUGE. — Faire justice! Mais il est ou!

D'ANDRÉA. — Un malheureux, tu veux dire?

DEUXIÈME JUGE. — C'est peut-être un malheureux, mais c'est aussi un fou! Il a porté ne plainte en diffamation contre le fils du aire. Rien que ça! et aussi...

D'ANDRÉA. — Contre le conseiller Fazio.

TROISIÈME JUGE. — En diffamation?

PREMIER JUGE. — Eh oui, tu comprends il prétend les avoir surpris en train de se signer ur son passage.

DEUXIÈME JUGE. — En diffamation! Mais ans tout le pays sa réputation de sorcier est ien établie!

D'ANDRÉA. — Et d'innombrables témoins ouvent venir au tribunal jurer que dans naintes circonstances, il a montré qu'il était u courant de cette réputation qu'on lui faisait en se révoltant et en protestant violemment.

PREMIER JUGE. — Tu vois bien? Tu le dis oi-même.

DEUXIÈME JUGE. — Comment peut-on en onscience condamner le fils du maire et le onseiller Fazio comme diffamateurs parce u'ils ont fait en le voyant passer le geste que epuis longtemps tout le monde fait en le oyant.

D'ANDRÉA. — Tout le monde à commencer ar vous trois?

TOUS LES TROIS, *ensemble.* — Bien sûr. — est terrible, tu sais! — Dieu nous en préerve!

D'ANDRÉA. — Et vous êtes étonnés, mes mis, que j'emmène mon chardonneret. Je emmène vous le savez parce que depuis un n je suis tout seul. Il était à ma mère, ce chardonneret et c'est pour moi un souvenir vivant, je ne puis m'en séparer. Je lui parle, je siffle en imitant son chant et il me répond. Je ne sais trop ce que je lui dis, mais puisqu'il me répond, c'est qu'il a saisi quelque chose dans mes sifflotements. C'est tout à fait comme quand nous imaginons que la nature nous parle avec la poésie de ses fleurs, et de ses étoiles, alors que la nature ne sait peut-être même pas que nous existons...

PREMIER JUGE. — Continue, mon ami, avec cette philosophie et tu verras comme tu finiras bien.

On entend frapper à la porte. Marranca passe la tête.

MARRANCA. — On peut entrer?

D'ANDRÉA. — Entre, Marranca.

MARRANCA. — Il n'y était pas, monsieur. J'ai dit à une de ses filles qu'il vienne ici dès qu'il rentrerait. La plus jeune de ses filles est venue avec moi. C'est Rosinella. Si votre Seigneurie daigne la recevoir...

D'ANDRÉA. — Mais non, c'est à *lui* que je veux parler.

MARRANCA. — Elle dit qu'elle vient vous adresser je ne sais quelle prière, monsieur. Elle est toute tremblante.

PREMIER JUGE. — Nous partons. Au revoir, d'Andréa.

Echange de salutations. Les trois juges s'en vont.

D'ANDRÉA. — Faites entrer.

MARRANCA. — Tout de suite, monsieur.

Il s'en va aussi. Rosinella, seize ans, pauvrement vêtue, mais avec décence, avance la tête montrant à peine son visage au-dessus du châle de laine noire.

ROSINELLA. — On peut entrer?

D'ANDRÉA. — Entrez, entrez.

ROSINELLA. — A votre service, seigneur! Ah! Doux Jésus! Monsieur le Juge a fait appeler mon père. Qu'est-il arrivé, monsieur le Juge? Pourquoi? Nous n'avons plus de sang dans les veines tellement nous avons peur.

D'ANDRÉA. — Calmez-vous. De quoi avez-vous peur?

ROSINELLA. — C'est que, Excellence, nous n'avons jamais rien eu à faire avec la justice.

D'ANDRÉA. — Vous avez si peur que ça de la justice?

ROSINELLA. — Oui, monsieur. Je vous le dis notre sang est séché dans nos veines. Les mauvaises gens seules, monsieur le Juge, ont à faire avec la justice. Nous sommes quatre pauvres malheureux. Et si la justice aussi se met contre nous!

D'ANDRÉA. — Mais non! Qui vous a dit cela? Soyez tranquille. La justice ne se met pas contre vous.

ROSINELLA. — Et pourquoi donc votre Seigneurie a-t-elle fait appeler mon père?

D'ANDRÉA. — Mais parce que c'est votre père qui veut se mettre contre la justice.

ROSINELLA. — Mon père? Comment cela?

D'ANDRÉA. — Ne vous épouvantez pas. Vous voyez bien que je souris. Comment vous ne savez pas que votre père s'est disputé avec le fils du maire et le conseiller Fazio?

ROSINELLA. — Mon père? Non, monsieur! Nous n'en savons rien. Mon père s'est disputé?

D'ANDRÉA. — Oui. Voici les actes.

ROSINELLA. — Mon Dieu, Mon Dieu. Ne faites pas attention, monsieur le Juge! Il est comme fou, mon père : depuis un mois. Il ne travaille plus depuis un an, vous comprenez. Parce qu'on l'a chassé de partout, jeté à la rue, tout le monde le fuit comme s'il avait la peste! Ah! il s'est disputé? Avec le fils du maire? Mais il est fou! Cette guerre infâme que tout le monde lui fait lui a tourné la cervelle. Par pitié, monsieur le Juge, faites-lui retirer sa plainte.

D'ANDRÉA. — Mais oui, ma petite. C'est précisément ce que je veux faire. C'est pour cela que je l'ai fait appeler. J'espère y arriver. Mais vous savez c'est bien plus facile de faire le mal que le bien.

ROSINELLA. — Comment, Excellence, pour votre Seigneurie?

D'ANDRÉA. — Pour moi aussi. Parce que le mal, petite fille, on peut le faire à tout le monde; le bien seulement à ceux qui en ont besoin.

ROSINELLA. — Et vous pensez que mon père n'en a pas besoin?

D'ANDRÉA. — Je ne le pense pas. Mais ce besoin de faire le bien rend souvent tout difficile... Vous comprenez?

ROSINELLA. — Non, monsieur, je ne comprends pas. Mais que votre Seigneurie fasse son possible. Pour nous, il n'y a plus de vie possible dans ce pays.

D'ANDRÉA. — Et ne pourriez-vous quitter ce pays?

ROSINELLA. — Et où irions-nous? Ah! votre Seigneurie ne sait pas... nous la transportons avec nous, cette réputation qu'on nous a faite quel que soit l'endroit où nous allons. On ne l'enlève même pas avec le couteau. Si vous voyez mon père, ce qu'il est devenu! Il s'est laissé pousser la barbe; une affreuse barbe, on dirait un hibou et il s'est taillé et cousu une sorte d'habit... Excellence, quand il le voudra, il fera peur à tout le monde et même les chiens se sauveront.

D'ANDRÉA. — Pourquoi donc?

ROSINELLA. — Le sait-il seulement. Je vous dis, il est comme fou. Faites-lui retirer sa plainte. Par pitié!

On entend de nouveau frapper à la porte.

D'ANDRÉA. — Qui est là? Entrez.

MARRANCA, *tout tremblant.* — Le voilà, monsieur. Que faut-il faire?

ROSINELLA. — Mon père? *(Elle se lève.)* Mon Dieu! Qu'il ne me trouve pas ici, par pitié!

D'ANDRÉA. — Pourquoi? Il vous aval s'il vous trouve ici?

ROSINELLA. — Non, monsieur; mais il n défend de sortir. Où puis-je me cacher?

D'ANDRÉA. — Voilà, n'ayez pas peur. *ouvre la petite porte dérobée dans le mur droite.)* Allez-vous-en par là; et suivez le ridor, vous trouverez la sortie.

ROSINELLA. — Bien, monsieur. Merci. supplie votre Seigneurie! Votre servante!

Elle s'en va, rasant le mur, par la pe porte.

D'ANDRÉA. — Faites-le venir.

MARRANCA, *tenant la porte ouverte le possible pour ne pas le toucher.* — Ent entrez, venez par ici.

Dès que Chiarchiaro est entré, Marra se sauve. Rosario Chiarchiaro s'est une tête affreuse à voir. Il a la pousser sur ses joues creuses et nâtres une barbe broussailleuse dure; il a mis sur son nez une paire grosses lunettes cerclées d'ivoire qui donnent un air de hibou. Il a rev une sorte d'habit lustré, sordide, blouse de tous les côtés et il port la main un bambou à manche de co Il entre avec un pas de marche funè en frappant un coup avec sa cann chaque pas; il se poste enfin devan juge.

D'ANDRÉA, *avec un éclat violent de co et lançant en l'air les papiers du procès* Qu'est-ce que c'est que ces histoires? V n'avez pas honte?

CHIARCHIARO, *sans se troubler, il mo dans un rire affreux ses dents jaunâtres et doucement.* — Vous n'y croyez donc pas?

D'ANDRÉA. — Je vous ai dit de ne pas santer. Voyons, mon cher Chiarchia Asseyez-vous ici.

Il s'approche de lui comme pour mettre une main sur l'épaule.

CHIARCHIARO, *il s'écarte, puis frémissant* Ne vous approchez pas de moi. Gardez-vou bien. Voulez-vous devenir aveugle?

D'ANDRÉA, *il le regarde froidement, dit.* — Continuez... Quand vous serez pr Je vous ai fait appeler dans votre intérêt. il y a une chaise, asseyez-vous.

CHIARCHIARO, *il prend la chaise, s'ass regarde le juge, puis il se met à faire tou dans ses mains la canne de bambou en ba çant la tête de droite à gauche, enfin il monne.* — Dans mon intérêt... dans mon i rêt; vous avez le courage de dire que dans mon intérêt, monsieur le Juge, tout disant que vous ne croyez pas aux sorc

D'ANDRÉA, *s'asseyant à son tour.* — V voulez que je vous dise que j'y crois. Eh b oui, je vous le dirai. Ça va bien?

CHIARCHIARO, *promptement, sur le ton quelqu'un qui ne plaisante pas.* — Non, n

r, il faut y croire sérieusement. Et vous z le prouver dans la conduite du procès vous y croyez.

D'ANDRÉA. — Je crois que ce sera un peu cile.

HIARCHIARO, *il se lève comme pour s'en r.* — Dans ces conditions, je m'en vais.

'ANDRÉA. — Voyons, asseyez-vous. Je vous lit de ne pas faire d'histoires.

HIARCHIARO. — Moi, des histoires? Ne me tez pas au défi... vous pourriez faire une ible expérience. Touchez-vous, touchez-s. Exorcisez-vous.

'ANDRÉA. — Non, je ne me toucherai point.

HIARCHIARO. — Touchez-vous, je vous dis. suis terrible, vous savez!

'ANDRÉA, *sévère.* — Assez, Chiarchiaro. Ne agacez plus. Asseyez-vous et essayons de us entendre. Je vous ai fait appeler pour us dire que le chemin que vous avez pris st pas précisément celui qui vous conduira bon port.

CHIARCHIARO. — Monsieur le Juge, moi, je is le dos au mur, dans une impasse. De quel rt, de quel chemin me parlez-vous?

D'ANDRÉA. — Je vous parle de la voie que us avez prise aujourd'hui et de celle que us avez prise en attaquant des gens en dif-mation; elles sont aussi différentes que ssible.

CHIARCHIARO. — Cela vous plaît à dire, onsieur le Juge.

D'ANDRÉA. — Comment, ce n'est pas vrai? à, dans le procès, vous accusez comme des iffamateurs deux hommes parce qu'ils vous roient sorcier et aujourd'hui vous vous pré-ntez devant moi accoutré comme un vrai rcier et vous prétendrez même que je croie vos sorcelleries.

CHIARCHIARO. — Oui, monsieur. Parfaite-ent.

D'ANDRÉA. — Et vous ne trouvez pas, mme moi, qu'il y a contradiction?

CHIARCHIARO. — Non, monsieur le Juge, je uve simplement que vous n'y comprenez en.

D'ANDRÉA. — Eh bien, parlez, parlez, mon her Chiarchiaro. C'est peut-être une vérité cro-sainte que vous venez de dire. Mais yez au moins la bonté de m'expliquer pour-uoi je n'y comprends rien!

CHIARCHIARO. — A votre service! Non seu-ment je vous démontrerai que vous n'avez ien compris; mais encore que vous êtes mon nnemi.

D'ANDRÉA. — Moi?

CHIARCHIARO. — Vous-même, monsieur. Mais ites-moi, est-ce que vous savez que le fils u maire a demandé comme avocat M. Lorec-hio.

D'ANDRÉA. — Je le sais.

CHIARCHIARO. — Et savez-vous que moi, oi, *Rosario Chiarchiaro*, moi-même, je suis llé chez l'avocat Lorecchio pour lui donner n douce toutes les preuves du fait : c'est-à-ire que non seulement je m'étais depuis un an aperçu qu'en me voyant passer il faisait les cornes et autres signes de conjuration plus ou moins convenables, mais aussi les preuves, les témoignages non répétables, oui, non répétables et toutes les choses horribles sur lesquelles est désormais établie solidement *so-li-de-ment* ma réputation de sorcier?

D'ANDRÉA. — Comment? Vous êtes allé donner des preuves contre vous à l'avocat adverse?

CHIARCHIARO. — A Lorecchio, oui, monsieur!

D'ANDRÉA, *de plus en plus stupéfait.* — Je vous dirai que je comprends de moins en moins.

CHIARCHIARO. — De moins en moins? Décidément, vous ne comprenez rien.

D'ANDRÉA. — Pardon... Vous êtes allé apporter vous-même à l'avocat adverse des preuves contre vous-même. Pourquoi? Pour rendre plus sûre l'absolution des deux accusés. Alors pourquoi les avez-vous attaqués?

CHIARCHIARO. — Mais dans cette question que vous me faites, monsieur le Juge, est contenue précisément la preuve que vous n'y comprenez rien. Je les ai attaqués parce que je veux la reconnaissance officielle de mon pouvoir. Vous ne comprenez toujours pas? — Je veux que soit officiellement reconnu ce pouvoir terrible qui est désormais mon unique capital, monsieur le Juge?

D'ANDRÉA, *comme pour l'embrasser, ému.* — Ah! mon pauvre Chiarchiaro, je comprends maintenant! Un beau capital, en vérité, mon pauvre Chiarchiaro. Et qu'est-ce que tu en feras?

CHIARCHIARO. — Ce que j'en ferai? Vous, cher monsieur, pour exercer votre profession de juge — même aussi mal que vous le faites — dites-moi, vous avez dû obtenir un diplôme?

D'ANDRÉA. — Eh oui! un diplôme!

CHIARCHIARO. — Eh bien! je veux aussi mon diplôme. Le brevet de sorcier, avec un beau cachet, légalisé « Sorcier diplômé du tribunal royal ».

D'ANDRÉA. — Et après? Qu'est-ce que tu en feras?

CHIARCHIARO. — Ce que j'en ferai? Mais vous êtes décidément en retard? Je le mettrai comme en-tête sur mes cartes de visite. Vous trouvez que ce n'est rien? Le brevet! Ce sera ma profession. J'ai été assassiné, monsieur le Juge! Je suis un pauvre père de famille. Je travaille honnêtement. On m'a chassé de partout, jeté à la rue parce que sorcier. A la rue avec ma femme paralysée, depuis trois ans au fond de son lit et deux petites filles, monsieur, qui vous fendraient le cœur si vous les voyiez; jolies toutes deux, mais dont personne ne voudra parce qu'elles sont mes filles, vous comprenez. Et vous savez de quoi nous vivons maintenant tous les quatre? Du pain dont mon fils se prive pour nous, lui qui a trois enfants à nourrir. Et vous croyez que cela puisse durer longtemps. Mon pauvre fils se sacrifie aussi

pour moi! Monsieur le Juge il ne me reste plus qu'à exercer la profession de sorcier.

D'ANDRÉA. — Et que gagnerez-vous?

CHIARCHIARO. — Ce que je gagnerai? Je vous l'explique. En attendant, voyez, je me suis fabriqué cet accoutrement; qui épouvante — cette barbe... ces lunettes. Dès que vous m'aurez fait obtenir le diplôme, j'entre en fonction. Vous vous demandez comment? Vous me le demandez parce que vous êtes mon ennemi.

D'ANDRÉA. — Moi? Vous le croyez?

CHIARCHIARO. — Oui, monsieur. Vous. Parce que vous vous obstinez à ne pas croire à mon pouvoir. Mais heureusement que les autres y croient... Tout le monde y croit. C'est ma chance. Il y a tant de maisons de jeu dans le pays! Je n'aurai qu'à me présenter. Je n'aurai besoin de rien dire. Le tenancier du lieu, les joueurs, me payeront en sous-main pour que je ne sois pas à côté d'eux et pour que je m'en aille vite! Je me mettrai à bourdonner comme une grosse mouche autour de toutes les usines; j'irai me placer tantôt devant une boutique, tantôt devant l'autre. Là, il y a une bijouterie? Devant la vitrine, je me plante, je me mets à toiser tous les passants, comme ça... *(Il fait le geste.)* et qui voulez-vous qui ose entrer dans cette bijouterie, pour acheter un joyau, ou qui ose même regarder la vitrine? Le patron sortira et me mettra dans la main trois ou quatre francs pour que je m'éloigne et que, par exemple, j'aille plutôt faire la sentinelle devant la boutique de son rival. Vous comprenez? Ce sera une sorte de taxe que je me mettrai dorénavant à exiger...

D'ANDRÉA. — La taxe de l'ignorance!

CHIARCHIARO. — De l'ignorance? Mais non! cher monsieur. La taxe du salut. Car j'ai accumulé tant de colère et de haine contre cette dégoûtante humanité que, vraiment, je crois, monsieur le Juge, avoir là, dans ces yeux, le pouvoir de faire s'écrouler jusque dans ses fondements une ville entière. Touchez-vous, touchez-vous, par Dieu! Vous voyez bien, vous êtes là comme une statue de sel. *(D'Andréa pris d'une immense pitié est vraiment resté comme pétrifié à le regard*
Alons, debout! Mettez-vous à instruire ce cès qui fera date, de façon à ce que les d accusés sortent absous par défaut de diffa tion et cela voudra dire pour moi la reconn sance officielle de ma profession de sorcier

D'ANDRÉA, *se levant.* — Le brevet?

CHIARCHIARO, *se postant, grotesque et f pant la terre de sa canne.* — Le brevet, monsieur.

Il n'a pas plutôt achevé ces mots qu fenêtre s'ouvre doucement, con poussée par le vent. Elle frappe co le tréteau et la cage qui tombent d un grand bruit.

D'ANDRÉA, *accourant.* — Ah! mon Dieu chardonneret! Il est mort. L'unique souv de ma mère... il est mort.

Aux cris s'ouvre la grand-porte et ac rent les juges avec Marranca, qui, de suite s'écartent d'instinct à la de Chiarchiaro.

TOUS. — Qu'est-il arrivé?

D'ANDRÉA. — Le vent. La fenêtre... le c donneret.

CHIARCHIARO, *avec un cri de triomphe* Le vent? La fenêtre? Non, moi, moi! Il voulait pas y croire, je lui en ai donn preuve. Et comme ce chardonneret est m *(Tout de suite les gens s'écartent de* vous mourrez tous l'un après l'autre.

TOUS, *protestant, suppliant, maudissant chœur.* — Par pitié pour votre âme. — la langue te sèche! — Dieu, aidez-nous Je suis un père de famille.

CHIARCHIARO, *impérieux, avançant la m* — Et alors ici, tout de suite, payez la t tous!

LES TROIS JUGES, *faisant le geste de t l'argent de leur poche.* — Oui, tout de s — Voilà, pour que vous partiez. — Par p

CHIARCHIARO, *exultant, se tournant ver juge d'Andréa, toujours la main tendue* Vous avez vu? Et je n'ai pas encore le bre Finissez vite le procès. Me voilà riche!

RIDEAU

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDA

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 2e trim. 1955, no 80 P.

Le Père Le Fils Le Directeur La Belle Fille

(Six personnages en quête d'auteur)